



Un scénario d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau

J'ai écrit la première version de *Drôle de Félix* par jeu et par défi en une semaine, sur un argument proposé par Olivier Ducastel. C'était avant le tournage de *Jeanne et le garçon formidable*. La version éditée sur ce site est la version de tournage, très différente naturellement du premier jet. Elle résulte d'un long travail de ré-écriture avec Olivier Ducastel et le producteur Philippe Martin.

Nous avons voulu avec *Félix* faire un deuxième film qui ressemble plutôt à un premier, plus léger logistiquement, plus libre narrativement.

Jacques Martineau - juin 2017

Drôle de Félix

scénario et dialogues:
jacques martineau
réalisation:
olivier ducastel

1. GÉNÉRIQUE - DIEPPE, ROUTE DE LA FALAISE.

EXT. JOUR.

C'est le début du printemps, mais le temps est plutôt gris, comme il se doit à Dieppe.

Un garçon en vélo, la trentaine, charmant, blazer bleu, chemise blanche, cravate, descend la route de la falaise.

Selon les détours de la route, on découvre la Manche, la falaise ou la ville de Dieppe en contrebas.

Parvenu en bas de la falaise, il se dirige vers le terminal des ferries.

2. DEVANT LE TERMINAL DES FERRIES.

EXT. JOUR.

Le jeune homme attache son vélo.

Devant la porte du terminal, un petit rassemblement : de façon évidente, cela sent le conflit social. Des tracts sont distribués aux personnes qui entrent dans le terminal, passagers ou employés. Les manifestants ont une banderole sur laquelle est inscrit : **MARIN DIEPPOIS, MARIN DE CHOIX.**

Le jeune homme se dirige vers la porte d'entrée. Il s'approche d'**un des manifestants.**

LE JEUNE HOMME :

Oh, Jean-Pierre, y a du grabuge ?

MANIFESTANT :

Un peu ! P&O vient d'annoncer qu'ils renonçaient à exploiter la ligne. On dit que Hoverspeed va la reprendre, mais ils n'engagent pas de marins français : on va tous se retrouver mis à pied.

LE JEUNE HOMME :

C'est embêtant pour vous, mais, moi, tu sais, c'est ma dernière traversée aujourd'hui. Ça fait déjà un mois qu'ils m'ont jeté.

JEAN-PIERRE :

On n'a rien pu faire pour toi, Félix...

FÉLIX :

T'excuse pas : un mois plus tôt, un mois plus tard, qu'est-ce que ça change ?

JEAN-PIERRE :

Tu veux pas distribuer avec nous ?

FÉLIX :

Demain peut-être, même si je suis plus de la boîte. Aujourd'hui j'ai envie de prendre la mer une dernière fois. J'appareille à 9h00. Tu m'excuses, hein ?

Félix s'éloigne.

3. APPARTEMENT MODERNE.

INT. JOUR.

Félix est chez lui. Il est vêtu comme tout à l'heure, mais sans veste et il a ouvert son col. Il est sur le sofa et lit le journal, affalé, en buvant du thé. Il n'a pas du tout l'air préoccupé.

Bruit de porte, Daniel entre dans l'appartement.

DANIEL :

Qu'est-ce que tu fous là ? Tu es malade ?

Daniel est sensiblement du même âge que Félix. Look décontracté mais assez élégant.

FÉLIX :

J'ai l'air malade ?

Daniel le regarde d'un air interrogatif.

FÉLIX, *plutôt détaché* :

Le ferry n'est pas parti : c'est la grève ! Un bordel pas possible : P&O arrête la ligne. Va plus y avoir de ferry à Dieppe, c'est triste.

DANIEL :

Ils auraient pu se mettre en grève plus tôt et éviter qu'on te foute à la porte !

FÉLIX, *toujours lisant plus ou moins son journal* :

Oh, ça aurait rien empêché. On va quand même pas reboucher le tunnel.

Daniel s'assied en face de Félix et se sert un thé.

DANIEL :

Tu la regrettes, cette dernière traversée ?

FÉLIX :

Un peu, mais c'est sympa d'être à la maison.

Evidemment, pour toi, ça n'a rien d'extraordinaire : les profs, je vous envie !

DANIEL :

On a d'autres soucis.

Silence. Daniel attend que Félix se décide à bouger

DANIEL :

T'as un projet, là, dans l'immédiat ?

FÉLIX :
Mouais ! finir mon journal, si tu permets. Après, on pourra peut-être baiser.

DANIEL, *se levant et manifestement un peu furieux* :
Non merci, j'ai 50 copies à faire pour demain.

Félix le regarde en ricanant par dessus son journal.

4. APPARTEMENT DANIEL ET FÉLIX, CHAMBRE. INT. PETIT-JOUR.

Félix et Daniel sont dans leur lit. Ils dorment enlacés dans la position de la cuillère. La couette a glissé et laisse voir en partie leurs corps nus. Félix se réveille, attrape une télécommande qui est sur la table de nuit de Daniel en passant par dessus le corps de son ami endormi et allume la télévision qui est au pied du lit.

Tout en regardant la télévision, il prend un pilulier duquel il extrait deux grosses gélules qu'il avale en buvant directement au goulot d'une grande bouteille d'eau minérale. Pendant toute la scène, il boit régulièrement.

FÉLIX :
Vraiment, je peux pas la piffer celle-là !

DANIEL, *tournant le dos à Félix* :
Grumph !

FÉLIX :
S'il retourne avec elle, j'en fais une dépression.

DANIEL, *très endormi* :
De qui tu parles ?

FÉLIX :
De cette pétasse de Brooke ! Je peux pas croire qu'elle va reprendre Ridge. C'est à vomir.

Daniel se retourne vers Félix.

DANIEL, *à moitié endormi et éberlué* :
Mais qu'est-ce que tu regardes à cette heure ?

FÉLIX :
Amour, Gloire et Beauté comme tous les matins. Ça commence pile à l'heure de l'appareillage. J'avais toujours des clients au bar qui voulaient regarder : j'ai pris l'habitude.

DANIEL, *se redressant* :
Putain, je rêve ! Et tu comptes m'infliger ça tous les jours ?

FÉLIX :
Je n'vois pas où est le problème.

DANIEL :
Le problème c'est que je déteste regarder la télé le matin et qu'en plus c'est une vraie connerie. T'as pas honte ? Tu pourrais pas plutôt profiter de ton chômage pour roupiller ?

FÉLIX :
J'ai pas l'habitude...

DANIEL :
Bordel de cul ! Et tu peux même pas prétendre à un emploi jeune !

FÉLIX :
Mais silence, là, ça dure que vingt minutes... à peine le temps de larguer les amarres et de sortir du port.

Ils se taisent un instant, en regardant le poste. Daniel est effondré par la sottise de ce qu'il voit. Il jette des regards à Félix qui regarde, attentif, tout en buvant de l'eau à la bouteille. Daniel fixe de plus en plus Félix. Félix finit par sentir le regard de Daniel et tourne la tête. Daniel alors se roule sur lui et l'embrasse.

FÉLIX :
Eh, je regarde, là !

5. ASSEDIC.

INT. JOUR.

Félix tend un dossier à **une secrétaire**.

FÉLIX, *d'un air presque ravi* :
Bon, alors, ça y est, je suis chômeur ?

LA SECRETAIRE, *hésitante tout en rangeant le dossier* :
Oui, on peut dire ça comme ça...

FÉLIX, *qui se lève un peu trop vite* :
Bon, très bien.

Félix a déjà la main sur la poignée de la porte.

Au revoir, Mademoiselle !

LA SECRETAIRE :
Heu ! excusez-moi ! Pour votre recherche d'emploi, il faudrait vous mettre en relation avec l'ANPE. Tenez !

Elle lui tend un fascicule.

FÉLIX :
Ma recherche d'emploi ? Ah, bien sûr !

Félix revient sur ses pas et prend le fascicule.

FÉLIX :
Au revoir.

La secrétaire le regarde tout étonnée.

6. PROMENADE LE LONG DE LA PLAGE.

EXT. JOUR.

Félix est assis sur un banc, face à la mer. La tête renversée sur le dossier, il regarde voler les cerfs-volants au dessus de la large pelouse qui sépare les premiers immeubles de la plage.

Il reporte son regard sur une baraque de confiseries installée dos à la mer. **Une femme** donne une gauffre au sucre à **un enfant** d'environ cinq ans, tandis qu'**un homme** paye.

LA FEMME :
Dis merci au monsieur !

L'enfant bredouille un remerciement et s'éloigne avec sa gauffre. Pendant qu'il a le dos tourné, l'homme et la femme se donnent un baiser furtif. Félix détourne les yeux.

7. PLUS LOIN SUR LA PROMENADE .

EXT. JOUR.

Félix marche sur la promenade en mangeant une grosse gauffre chocolat-chantilly qui fait envie à tous les gamins qui passent chargés de leurs lourds cartables d'écoliers. Parfois, il jette un regard vers le ciel en direction des cerfs-volants. Au loin, on aperçoit l'énorme silhouette du ferry se détachant sur la falaise.

On entend "Attention!", crié très fort.

Un cerf-volant, en s'abattant, frôle Félix.
Félix se retourne et apostrophe le propriétaire maladroit.

FÉLIX, :
Hé ! Quand on sait pas faire, on fait gaffe.

Un jeune garçon, 14/15 ans, s'approche.

LE GARÇON :
Excusez-moi, Monsieur, c'est la première fois que je m'en sers. J'ai perdu le contrôle.

FÉLIX, *renfrogné* :
Ça n'excuse pas tout. Il devrait y avoir des permis pour ces trucs-là.

LE GARÇON, *en ramassant son cerf-volant et en enroulant le fil* :
Il ne vous a pas touché...

FÉLIX :
Eh, oh ! Tu en veux une ?

LE GARÇON, *reculant d'un pas* :
Vous mettez pas en colère, pardon.

Il tourne les talons, son cerf-volant replié sous le bras, et s'en va. Félix le regarde partir, puis, après avoir souri comme si une idée amusante lui traversait la tête, lui emboîte le pas.

FÉLIX :
Eh, eh, t'en vas pas comme ça.

LE GARÇON, *un peu paniqué* :
Excusez-moi, je suis pressé, il faut que je rentre à la maison.

FÉLIX :
Attends, je vais pas te frapper.

Il rejoint le garçon.

Tu t'appelles comment ?

LE GARÇON :
Etienne.

FÉLIX, *en désignant le cerf-volant* :
Si tu veux, Etienne, je peux te montrer comment on s'en sert.

ETIENNE :
C'est gentil, mais je dois rentrer : mes parents m'attendent.

Félix s'empare du cerf-volant.

FÉLIX :
Juste dix minutes. Tu me dois bien ça.

ETIENNE :
D'accord, mais dix minutes, pas plus.

Ils font s'envoler le cerf-volant. Félix, pour en montrer à Etienne le maniement, se place derrière lui et lui guide les mains.

8. PANORAMA DEPUIS LA FALAISE DU CHATEAU.

EXT. JOUR.

On domine la vaste pelouse de Dieppe. On voit le cerf-volant en plein ciel. Brutalement, il décroche et tombe en piqué.

9. AU CENTRE DE LA PELOUSE.

EXT. JOUR.

Etienne se dégage d'entre les bras de Félix, lâchant une des poignées du cerf-volant.

FÉLIX :
Eh !

ETIENNE, *finissant de se dégager* :
Oh, t'es lourd, là !

FÉLIX :
Qu'est-ce qui te prends ? Tu l'as encore fait tomber. T'aurais pu tuer quelqu'un...

ETIENNE :
T'es lourd, j'te dis ! Faut qu'je rentre...

Il se dirige vers son cerf-volant pour le récupérer.

FÉLIX, *déçu comme un gosse privé de son jouet* :
On avait dit dix minutes... ça en fait même pas cinq !

ETIENNE :
Tu me lâches, hein ? C'est bon...

FÉLIX :
Quoi, qu'est-ce qu'il y a : je voulais juste jouer au cerf-volant, moi ?

ETIENNE, *s'éloignant de dos* :
Oui, oh, ça va !

Félix, étonné, le regarde s'éloigner puis tourne les talons et part dans la direction opposée.

10. PORT DE PÊCHE.

EXT. JOUR.

Félix sur son vélo remonte, à contre sens, le quai du port de pêche. Derrière lui défilent les chalutiers et on voit très nettement, écrit en lettres énormes sur le mur de la pêcherie de l'autre côté du bassin, le slogan : POISSON DIEPPOIS, POISSON DE CHOIX.

11. PHARMACIE DE L'HÔPITAL.

INT. JOUR.

Félix, assis, attend. A côté de lui, **une femme** d'une quarantaine d'années attend aussi.

Long silence.

La femme essaie de lire l'ordonnance que Félix tient négligemment à la main.

LA FEMME :
Vous aussi, vous prenez une bi-thérapie ?

FÉLIX :
Non, non, c'est une tri. Mais celui-là (*il désigne une ligne sur son ordonnance*), le Combivir, c'est nouveau, c'est deux médoc en un.

LA FEMME :
Ah ! ça doit être pratique. Excusez-moi, je vous demande ça parce que mon médecin vient de me proposer de passer à la tri-thérapie. J'hésite encore. Ça a l'air contraignant ...

Un autre type sort du bureau de délivrance des prescriptions, un sachet de papier blanc à la main. **Le pharmacien** l'accompagne.

LE PHARMACIEN :
Bonne journée. (*Se tournant vers Félix et La Femme*) Excusez-moi. J'en ai pour une minute.

Il rentre dans son bureau et ferme la porte.

LA FEMME, *toujours à Félix* :
Vous comprenez, ça fait deux ans que je suis ce traitement, et je commence seulement à m'habituer. Et puis, je sais pas, ça me rassure de savoir qu'après la bi, je peux encore essayer la tri.. Et vous ?

FÉLIX :
Euh, ça va, ma tri marche du tonnerre.

Le type passe devant Félix et la femme.

LA FEMME, *s'adressant tout à coup à l'autre homme* :
Vous aussi vous prenez une tri ? Excusez-moi, hein, je vous demande ça parce que...

LE TYPE, *presque rigolard* :
Ah non, moi je suis déjà passé à une penta.

LA FEMME :
Penta ? Ça fait combien ça ?

LE TYPE :
Cinq, j'en prends cinq de différents.

Félix et la femme le regardent, l'œil exorbité.

Ça fait beaucoup à avaler, c'est sûr. Bon, mais moi j'avais plus de T4. Dans ce cas là, faut mettre la dose.

Tout en parlant, il vient s'asseoir à côté de la femme.

LA FEMME, *presque incrédule* :
Plus du tout, du tout ?

LE TYPE :
Non, du tout, du tout. Mais je tiens le coup. Regardez : est-ce que j'ai l'air mourant ?

Félix et la femme font "non" de la tête.

J'suis en sursis, c'est sûr. Pour le moment, ils ont pas encore trouvé le cocktail qui ferait remonter mes T4. Enfin, voyez : faut pas se décourager, parce que, moi, avant d'arriver à ma penta, j'suis passé par tous les stades. J'ai tout essayé. Depuis le temps que je suis de la partie !

LA FEMME, *qui n'en revient toujours pas* :
Penta... penta... je savais pas que c'était possible. D'un côté, c'est rassurant, moi je suis toujours qu'à la bi, ça laisse de la marge. Et au dessus, vous croyez que ça existe ? Ça s'appellerait comment ?

LE TYPE :
Hexa, je suppose. Je vous dirai ça dans quelques temps.

Le pharmacien, rouvrant sa porte, s'adresse à Félix.

LE PHARMACIEN :
C'est à vous je crois.

Félix se lève.

FÉLIX, *à la femme et au type* :
Excusez-moi, hein ?

Il se dirige vers le bureau. Le pharmacien referme la porte sur eux.

La femme et le type poursuivent leur conversation.

LA FEMME :
Et sept, vous croyez que ça existe ? Comment ça s'appellerait ?
Septa ?

12. APPARTEMENT DANIEL ET FÉLIX, SALON.

INT. JOUR.

Félix est vauté sur le canapé, baladeur sur les oreilles, bouteille d'eau minérale à portée de la main. Il dessine, en jetant des coups d'œil à son pied qui repose sur l'accoudoir. Daniel corrige des copies sur la table du salon. Il regarde Félix de temps en temps.

DANIEL, *levant la tête de ses copies* :
Qu'est-ce que tu dessines ?

FÉLIX :
Mon pied...

DANIEL :
Tu ne comptes pas t'occuper un peu plus intelligemment ?

FÉLIX :
Pour l'instant, ça va. Je me laisse vivre. Je commencerai à chercher du travail cet automne, comme ça on pourra profiter de tes longues vacances ensemble.

DANIEL :
C'est juste que j'ai pas l'habitude de t'avoir toute la journée à la maison. Ça me déconcentre.

FÉLIX :
Ah ! je te gêne... tu peux plus recevoir !

DANIEL :
Eh, oh, j'ai toujours respecté le contrat : pas de mec à la maison.

FÉLIX :
On est vachement petit-bourgeois tous les deux.

Daniel juge inutile de répondre et se remet au travail.

Je crois que je vais en profiter pour mettre de l'ordre dans mes affaires : je vais vendre l'appartement de Maman. Si je trouve à le vendre.

DANIEL :
Ça me semble une bonne idée. Depuis le temps que tu dois le faire.

FÉLIX :
Ouais, promis, demain j'y vais pour finir de ranger.

13. APPARTEMENT MERE DE FÉLIX.

INT. JOUR.

Dans l'entrée, des cartons empilés, dans le salon, un lit et une armoire démontés, dressés contre le mur, et un gros tas de sacs Croix Rouge française remplis de vêtements. Félix finit de balayer la pièce, pose son balais contre un mur et contemple son travail.

Il se dirige vers la fenêtre du salon qui est ouverte. Il commence à la refermer mais arrête son geste pour regarder, dans la rue qu'il domine, le chevet de l'église Sainte Catherine et les vieilles maisons. Cette vue le plonge dans une courte rêverie.

Il finit par s'en détacher, ferme la fenêtre et se dirige vers la porte. Avant de quitter le salon, il jette un dernier coup d'œil sur la pièce : tout semble en ordre. Son regard s'arrête sur la cheminée. Pris d'un doute, il s'en approche et relève le tablier métallique. Dans le foyer, il trouve un petit coffret en fer ; la clé est dans la serrure. Il l'ouvre. Il y trouve de l'argent, pas beaucoup, 4 à 5000 francs. Il empoche la liasse.

Au fond du coffret, il y a des lettres. Il les regarde. Elles ont l'air de l'intéresser vivement. Il en prend une et la lit. Il la retourne et regarde l'adresse de l'expéditeur :

*Monsieur Youssef Mezrani
75, rue Crinas
13000 Marseille.*

14. RESTAURANT SUR LE PORT DE PLAISANCE.

INT. NUIT.

Petite table, face aux bateaux. Félix et Daniel se sont assis de façon à profiter tous les deux de la vue. Ils mangent un plateau de fruits de mer.

Félix est en train d'extraire son comprimé de Combivir de son pilulier. Il l'avale avec un grand vers d'eau et boit deux autres verres à la suite.

FÉLIX :

Je crois que je vais partir en voyage...

DANIEL :

Tout seul !?

FÉLIX :

Je vais aller à Marseille.

DANIEL :

Quelle drôle d'idée...

FÉLIX :

Chez ma mère, j'ai trouvé de vieilles lettres de mon père. Les dernières portent une adresse, à Marseille.

DANIEL :

Si elles sont vieilles, l'adresse ne doit plus être bonne. Un type qui part comme ça, en abandonnant sa famille, ne doit pas être quelqu'un de très stable...

FÉLIX :

Tu penses bien que j'ai vérifié tout de suite dans le minitel. Il habite toujours au même endroit. Depuis vingt ans, tu te rends compte !

Daniel laisse un peu tomber la conversation qui n'a pas l'air de l'intéresser plus que cela. Il se bat avec une pince de crabe. Comme il se rend compte que Félix, visiblement excité, attend qu'il dise quelque chose, il enchaîne, sans grande conviction.

DANIEL :

Il parle de toi dans ces lettres ?

FÉLIX :

Pas du tout... Il dit juste où il est et qu'il travaille. Mais elles sont pas très longues. Tu sais, il écrit pas super bien le français.

DANIEL :
C'est pas une excuse... "Embrasse Félix pour moi", c'est quand même pas difficile à écrire.

FÉLIX :
T'es vraiment un chieur ! Je t'annonce un truc incroyable, que j'ai trouvé une trace de mon père, et tout ce que tu trouves à faire c'est de lui casser du sucre sur le dos.

DANIEL :
Je veux juste pas que tu t'emballes : le mien m'a tellement fait chier que je comprends pas pourquoi tu veux te jeter dans la gueule du loup.

FÉLIX:
Parce que je sais pas quelle gueule il a, le loup.

DANIEL :
Plus ou moins la tienne, j'imagine... en plus typé peut-être.

Pendant qu'il parle, Daniel se penche vers Félix pour lui donner un baiser. Félix esquive, tout en jetant des regards autour de lui sur les familles et les couples attablés.

15. ENTRÉE APPARTEMENT DANIEL ET FÉLIX.

INT. JOUR.

Daniel s'apprête à partir au lycée. Félix le tient enlacé.

DANIEL :
T'aurais pu choisir un moment où j'étais là pour partir, je t'aurais emmené à la gare.

FÉLIX :
Je sais jamais quand tu travailles ou pas. C'est pas la mort, on n'est pas obligé de se faire des adieux déchirants sur le quai...

Félix embrasse tendrement Daniel.

Et puis on se voit à la fin de la semaine...

Félix sort un billet de train de sa poche et le tend à Daniel, surpris.

Tiens ! Je t'ai pris un billet. Tu pars dimanche à 7h53. Je viendrai te chercher à la gare. On va se faire de chouettes vacances de Pâques au soleil. Moi, ça me laisse cinq jours pour régler mes affaires. Après, je t'emmerde plus avec ça.

DANIEL :
7h53, putain, c'est super tôt ! T'exagères : c'est mon premier jour de vacances !

FÉLIX :

Ce que tu peux être ronchon ! Allez, file, tu vas être en retard.

Ils s'embrassent. Daniel s'en va. Félix rentre dans l'appartement.

16. CHAMBRE DANIEL ET FÉLIX.

INT. JOUR.

Quelques tee-shirts blancs, un pull marin identique à celui qu'il porte : Félix termine son sac à dos. Il y enfourne aussi ses boîtes de médicaments et un paquet de préservatifs qu'il attrape sur la table de nuit. Il n'oublie pas son baladeur, une cassette et une grande bouteille d'eau. Il répartit sa liasse de billets de banque entre ses différentes poches.

Il quitte la pièce.

17. BOUTIQUE DE CERFS-VOLANTS.

EXT. JOUR.

Le plafond de la boutique n'est qu'un enchevêtrement d'ailes colorées en tout genre. Félix, hésitant les contemple.

LE MARCHAND, *désignant un cerf-volant aux couleurs de l'arc-en-ciel* :

C'est celui-ci qu'il vous faut : rapide, agile et résistant. Pour le Mistral, il sera parfait !

FÉLIX :

J'aime bien la forme, mais vous n'auriez pas des couleurs un peu moins voyantes !

LE MARCHAND :

Ben non. Pourquoi ? Je vous assure qu'il est du plus bel effet en plein ciel.

FÉLIX :

Si vous le dites...

Félix sort un billet de 500 francs de sa poche de pantalon.

18. ROUTE CAMPAGNE NORMANDE.

EXT. JOUR.

Félix, baladeur sur les oreilles, marche sur le bas côté de la route, sans se préoccuper des voitures qui passent à côté de lui. Autour de lui, des paturages avec leurs vaches et des vergers.

19. ANNEVILLE-SUR-SCIE.

EXT. JOUR.

Félix entre dans le village, passe devant un panneau qui indique "DIEPPE 20 Km". Il passe devant une cidrerie de laquelle sort un camion de livraison. Il le regarde passer.

Manifestement fatigué, il pose son sac et attend le prochain camion qui ne tarde pas à arriver.

20. CABINE DU CAMION.

INT. NUIT.

Le camion descend vers Rouen. Félix, par le parebrise, regarde le panorama nocturne de la ville : le fleuve sombre, les installations portuaires et les ponts illuminés, la flèche de la cathédrale.

21. ROUEN, PORT AUTONOME.

EXT. NUIT.

Le camion s'arrête. Félix ouvre la portière.

LE CHAUFFEUR :

C'est un peu la zone ici, mais faudrait pas que mon employeur voie que j'ai pris un auto-stoppeur.

FÉLIX :

Merci, merci, y a pas de problème, je vais me débrouiller. C'est déjà sympa de m'avoir amené jusqu'ici.

Il saute en claquant la portière. Le camion démarre. Félix regarde les silos, un peu consterné. Il se met en route.

22. ROUEN, QUAI DE SEINE.

EXT. NUIT.

Rive gauche, au débouché du pont Jeanne d'Arc. Les lieux un peu moins inhospitaliers sont toujours aussi déserts.

Félix finit de gravir la rampe qui remonte depuis le quai de Seine. Il regarde alentour. De l'autre côté de la Seine, la cathédrale brillamment éclairée dépasse largement les immeubles les plus hauts.

Au milieu du pont, Félix aperçoit **deux types**. Il se dirige vers eux.

Un troisième type est penché au dessus du parapet comme s'il était en train de vomir. Trois fêtards dont l'un est un peu trop bourré ? Félix s'approche et les interpelle :

FÉLIX :

Bonsoir les gars ! Vous savez pas où je pourrais trouver un endroit sympa pour passer la nuit, pas trop cher, hein...

Un des deux types, qui lui tournait le dos, se retourne. A ce moment le corps de l'homme penché au dessus du parapet glisse sur le trottoir. L'homme saigne du nez. En touchant le sol, il ouvre les yeux.

TYPE 1 :

Qu'est-ce qui veut ce con !

TYPE 2 :

Putain ! casse-toi !

FÉLIX :
Mais... vous...

Un instant de stupeur. Félix comprend qu'il ne devrait pas avoir vu cette scène. Il fait demi-tour et détale. L'un des deux se lance à sa poursuite.

TYPE 1 :
T'es mort !

Course poursuite dans les rues sombres. Félix, plus agile, gagne du terrain, mais l'autre le suit quand même.
Félix aperçoit une devanture éclairée : c'est un bar, il entre.

24. BAR.

INT. NUIT.

Le patron donne un dernier coup de torchon sur le comptoir.

LE PATRON :
Vous voyez pas que je ferme, là ?

Félix entre quand même et se glisse dans le coin le plus éloigné de la porte.

LE PATRON :
Oh, j'ai dis : je ferme ! Vous allez où ?

A ce moment, le poursuivant apparaît derrière la devanture et entre.

LE PATRON, *s'adressant au poursuivant* :
Laurent ! qu'est-ce tu fous encore ! arrête tes conneries, pas dans mon bar !

FÉLIX :
Il vient de tabasser un type, j'ai tout vu !

LE PATRON :
C'est quoi ces salades ?

LAURENT :
N'importe quoi, y délire. C'est Rémi qui était saoul et qui s'est cogné la tête en tombant...

FÉLIX :
Tu te fous de qui...

Laurent regarde le patron. Le patron le fixe un instant silencieux, comme pris d'un doute ; puis il se tourne résolument vers Félix.

LE PATRON :

Encore Rémi... Il fait le coup une fois par semaine... Des lynchages, ça existe pas chez nous... et pas Laurent, c'est un bon gars... Vous avez eu des visions, c'est tout...

FÉLIX :

Mais, je vous dis...

LE PATRON :

Et nous, on sait bien ce qui est... Vous êtes pas d'ici, qu'est-ce que vous connaissez à notre ville ?

Je vous sers quoi ?

FÉLIX :

Moi ?

LAURENT :

Pour moi, un demi !

LE PATRON :

T'as assez bu, casse-toi !

LAURENT :

Bonjour l'amabilité !

LE PATRON :

T'as entendu, casse-toi ! remets pas les pieds ici pendant un certain temps.

Laurent sort en jetant un regard noir à Félix.

Alors, ce sera ?

FÉLIX :

Mais... rien... je suis rentré ici pour me protéger...

LE PATRON :

Bon, ça suffit la comédie...

FÉLIX :

Où se trouve le commissariat ?

LE PATRON :

Tout droit, au bout de la rue. Mais on vous dit qu'il s'est rien passé. Vous allez être ridicule.

FÉLIX :

C'est ce qu'on va voir !

Félix sort. Il regarde en direction du pont. Il est totalement désert, tout semble normal.

25. RUE DERRIERE LE BAR.**EXT. NUIT.**

Laurent l'attend au coin de la rue. Il attrape Félix et le colle contre un mur en le menaçant d'un couteau

LAURENT :
T'as rien vu, tu te tais...

FÉLIX :
Je vais aller voir les flics.

LAURENT :
Personne te croira avec ta gueule... et si t'y vas, je te bute à la sortie. Casse-toi. Te mêle pas de nos affaires. Où que t'aïlles j'ai des copains pour te retrouver. Casse-toi et oublie... On lui a rien fait à ton confrère : demain, c'est une histoire oubliée. Tire-toi, ça vaut mieux !

Il lui donne un méchant coup dans le ventre et le laisse évanoui sur le trottoir.

26. DEVANT LE COMMISSARIAT.**EXT. NUIT.**

Félix marche en direction du commissariat,. Il croit apercevoir la silhouette de quelqu'un qui le suit disparaître à l'angle d'une rue. Il s'arrête, inquiet, regarde, puis reprend son chemin, d'un pas moins ferme.
Il entre dans le commissariat.

27. DANS LE COMMISSARIAT.**INT. NUIT.**

Derrière le comptoir d'accueil il n'y a personne. Au lieu d'appeler, Félix s'avance dans un couloir. Par une porte ouverte, il aperçoit un arabe menotté, assis sur une chaise. Autour de lui, deux flics indifférents, vaquent à diverses occupations. Le regard de Félix croise celui de l'homme. Il détourne les yeux, reste figé un instant, puis sort presque en courant. Dans la rue, il s'arrête et reprend sa respiration, soulagé d'être de nouveau dehors.

28. UNE BERLINE DE VRP.**INT. JOUR.**

Félix est assis à la place du passager avant, endormi contre la portière. Il n'y a pas de banquette arrière : tout l'arrière de la voiture est occupé par un vaste coffre.
On entend une sonnerie électronique. Félix se réveille, hébété. Il regarde sa montre : c'est elle qui sonne. Il l'éteint et prend son sac duquel il sort sa grande bouteille d'eau, puis son pilulier. Il prend ses médicaments.

LE CHAUFFEUR :
J'espère que c'est pas des antidépresseurs que vous prenez. Vous roupillez assez comme ça !

FÉLIX :

Non, non, c'est contre le mal de tête. J'ai eu une nuit difficile...

LE CHAUFFEUR :

Faut pas boire comme ça, aussi !

FÉLIX :

C'est pas vraiment l'alcool qui m'a donné mal à la tête.

LE CHAUFFEUR :

D'habitude, je prends jamais les mecs seuls en stop. Je me méfie... Les filles seules, je dis pas, mais c'est rare... Les mecs qui font du stop souvent, c'est des types louches... vous voyez ce que je veux dire ? (*Pour dire la fin de sa réplique, il prend un ton précieux, mimant ce qu'il croit être la façon de parler des homosexuels.*)

FÉLIX :

Pas vraiment !

LE CHAUFFEUR, *continuant sur sa lancée* :

J'aime pas qu'on me drague. Mais, vous, ça se voit tout de suite que vous êtes pas comme ça. Comme j'avais envie de compagnie, j'ai fait une entorse à ma règle... mais si vous roupillez tout le temps !

Félix, par politesse, s'efforce de garder les yeux ouverts.

29. BERLINE VRP.

INT. JOUR.

La voiture contourne Dreux. Félix est éveillé, mais le chauffeur a mis la radio très fort.

Sur le bord de la route, ils aperçoivent une jeune fille qui fait du stop.

La voiture parcourt encore quelques centaines de mètres, puis, parvenu à un rond point, le chauffeur s'arrête.

LE CHAUFFEUR :

Je vous laisse au prochain carrefour, hein ? Après, c'est plus votre route.

FÉLIX :

Je croyais que vous alliez à Chartres ?

LE CHAUFFEUR, *nerveux et un peu désagréable* :

Oui, non, enfin presque, quoi ! Vous êtes à peine à 30 km. C'est bon, je vous ai déjà dépanné, non ?

FÉLIX :

Euh, oui, merci. Au revoir.

Félix descend. Il voit un grand panneau sur lequel est écrit "DREUX".

30. DREUX, ÉCHANGEUR N154.

EXT. JOUR.

Félix s'installe pour faire du stop.

Il voit la voiture dont il vient de descendre faire le tour du rond point et repartir en sens inverse.

Il lève le pouce, personne ne s'arrête. Dans le flot des voitures qui lui passent sous le nez, il voit passer une nouvelle fois la voiture du VRP avec l'auto-stoppeuse à la place du passager.

Félix sent le découragement l'envahir, au milieu des statues un peu tristes qui peuplent ce rond point en rase campagne.

31. PLAINE DE LA BEAUCE.

EXT. SOIR.

Félix marche sur le bas côté de la route. L'horizon est infiniment plat. Au loin se dresse la silhouette de la cathédrale de Chartres.

**INTER-TITRE :
MON PETIT FRERE.**

32. CHARTRES, PLACE DE LA CATHÉDRALE.

EXT. NUIT.

Félix fait le tour de la cathédrale. Près d'un portail, il aperçoit un adolescent très charmant en train de dessiner, opération délicate à la lumière de l'éclairage public. Félix passe derrière lui, l'adolescent se retourne pour le regarder.

L'ADOLESCENT :

Excuse-moi... t'aurais pas une clope ?

FÉLIX :

Euh, non, désolé.

L'ADOLESCENT :

C'est dommage. (*Désignant son dessin*) J'y arrive pas et ça me rend nerveux.

Félix vient regarder par dessus son épaule.

FÉLIX :

Pas terrible, c'est sûr. Mais faut dire que y a pas beaucoup de lumière. Il est pas un peu tard, non ?

L'ADOLESCENT :

J'ai pas le choix : c'est pour le cours de demain.

FÉLIX :

Tu veux un coup de main ?

L'ADOLESCENT :
Tu sais dessiner ?

FÉLIX :
Je suis pas Michel Ange, mais je me débrouille. Donne !

Félix lui prend le dessin des mains, s'assoit à côté de lui et commence à dessiner.

FÉLIX :
C'est qui ce type ?

L'ADOLESCENT :
Aristote.

FÉLIX :
Qu'est-ce qu'Aristote fout sur une cathédrale ?

L'ADOLESCENT :
J'en sais rien, mais j'avais pas envie de dessiner un saint ou une martyre. Y en a marre : depuis que je suis gamin les profs de dessin nous font dessiner la cathédrale ! Faut dire qu'y a que ça dans ce trou !

FÉLIX :
Belle cathédrale. Dommage que j'ai pas eu le temps d'aller voir les vitraux avant la nuit. Je viens d'arriver. Je m'appelle Félix.

L'ADOLESCENT :
Moi c'est Jules... Tu voyages ?

FÉLIX, *concentré sur son dessin* :
Oui.

JULES :
T'arrives d'où ?

FÉLIX, *toujours concentré* :
T'es trop curieux.

JULES :
Et tu vas où ?

FÉLIX, *regardant Jules dans les yeux* :
Ça te regarde pas...

Silence.

JULES :
T'es garé loin ?

FÉLIX :
Je suis à pied... (*d'un air entendu*) c'est plus discret.

JULES :
Dommage, t'aurais pu me raccompagner.

FÉLIX :
Tu me laisses me concentrer, oui ?

Silence.

FÉLIX, *tendant le dessin à Jules* :
Voilà ! ça ira ?

JULES :
Impec ! J'aurais pas fait mieux.

FÉLIX :
Je peux te raccompagner, si tu veux... A pied, bien sûr.

JULES :
C'est pas la peine... Je suis assez grand pour rentrer tout seul...

FÉLIX, *qui se lève d'un air décidé* :
Je te raccompagne, c'est comme ça !

Jules sourit.

33. DEVANT LA MAISON DE JULES.

EXT. NUIT.

Ils débouchent d'un escalier et arrivent sur une petite place triangulaire.

JULES :
Mais non, je t'assure que tu déranges pas. On passe par la fenêtre, là, c'est ma chambre. Mes parents nous entendront pas rentrer. De toute façon, ils savent même pas que je suis sorti...

FÉLIX :
Tes parents ? Eh, mais...

JULES :
Tu crois quand même pas que j'habite seul à mon âge ? C'est pas que je rêve pas de me tirer, mais faut du fric pour ça. On verra plus tard.

FÉLIX :
Mais si y a tes parents c'est plus pareil...

JULES :
Puisque je te dis qu'ils en sauront rien : tu vas pas coucher dehors !

FÉLIX :
J'ai l'habitude...

JULES :
Allez, suis-moi : je te montre le chemin.

Ils escaladent la fenêtre.

34. CHAMBRE JULES.

INT. NUIT.

Jules est sur son lit. Félix en slip est en train de s'accommoder un coin de tapis.

JULES :
C'est pas très confortable par terre...

Félix le regarde.

Si tu veux, tu peux venir dans mon lit.

Félix lui fait un sourire et vient se glisser dans les draps.
Jules est très troublé. Félix le prend dans ses bras. Toujours la position de la cuillère.

FÉLIX :
Bonne nuit !

JULES, *d'une voix où perce une pointe de désappointement* :
Bonne nuit !

35. CHAMBRE JULES.

INT. JOUR.

Félix et Jules toujours enlacés. Jules a les yeux ouverts et il a la mine de quelqu'un qui n'a guère dormi. On frappe à la porte. Jules met la main sur la bouche de Félix.

LA MERE, *derrière la porte* :
Julot ! Nous partons, mon chéri. Tu te lèves quand même ?

JULES :
Ouais, ouais, mais j'ai pas cours : la prof de maths est dépressive.

LA MERE (*Off*) :
Ah, excuse-moi de t'avoir réveillé. A ce soir !

JULES :
A ce soir, M'man, j't'embrasse, mais j'ai pas le courage d'aller ouvrir la porte.

LA MERE(*Off*) :
Fils indigne...

La mère s'éloigne, Jules libère Félix.

FÉLIX :
Il est quelle heure, là ?

JULES :
9h00, à peu près, c'est l'heure où y s'en vont.

Félix avise une télé dans la chambre.

FÉLIX :
Je peux ?

JULES :
Bien sûr...

Jules lui donne la télécommande. Félix zappe sur la 2.

FÉLIX :
Ah, c'est commencé...

JULES :
C'est quoi cette connerie que tu regardes...

FÉLIX :
C'est pas tes oignons... c'est une affaire personnelle...

JULES :
T'es un peu branque... c'est pour les grands-mères.

FÉLIX :
Et j'ai une tête de grand-mère ?

JULES :
Justement, pas tellement.

Tout en regardant le poste, Félix attrape son pilulier et sa bouteille d'eau minérale. Il avale les gélules du matin et boit un quantité incroyable d'eau.

JULES :
Eh ben, ça donne rudement soif les trucs que tu prends !

36. CHARTRES, VIEILLE VILLE.

EXT. JOUR.

Jules attend adossé à une sanisette. La porte s'ouvre, Félix en sort.

JULES :
Tu veux voir les vitraux, je suppose ?

FÉLIX, :
Je suis pas contre.

Félix avise une brioche de l'autre côté de la rue et traverse sans crier gare. Jules le suit, naturellement.

FÉLIX, *désignant de la main ce qu'il désire* :
Bonjour. J'en voudrais deux comme ça... euh, deux comme ça... et puis deux comme ça !

LA VENDEUSE, *off* :
Alors, 2 fois 3,80, ça fait 7, 60, plus... 8,40... plus 9...

Elle lui tend le sachet plein de viennoiseries.

LA VENDEUSE :
Ça fait... 27, tout rond !

Félix présente le sachet à Jules.

FÉLIX :
Tiens ! T'as faim ?

Jules prend une brioche.

Ça t'embête de payer, là, j'suis à sec ? Faut qu'je m'refasse.

Jules paye pendant que Félix s'éloigne déjà. Jules le rattrape.

37. PHARMACIE.

EXT. JOUR.

Ils marchent côte à côte, dans une rue plus moderne où s'accroissent les enseignes connues. Félix joue avec le sachet de viennoiseries vide roulé en boule.

JULES :
Bon, on part comment ?

FÉLIX, *jetant sa boule de papier dans une poubelle* :
Arrête de poser des questions !

A ce moment, ils arrivent devant une pharmacie. Une voiture se gare. **Une femme**, extrêmement pressée, en sort et se précipite dans la pharmacie.

JULES :
Eh ! Regarde, elle a laissé ses clés...

FÉLIX :
Et alors ?

JULES :
Ben, on monte et on part. Allez, allez !

Jules grimpe dans la voiture, côté passager. Félix hésite une seconde, puis monte.

38. RUE PHARMACIE - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

Il démarre.

Jules jette un regard derrière. Panique.

JULES :
Félix, on a un blème !

FÉLIX, *plutôt paniqué* :
Quoi ?

JULES :
Regarde.

FÉLIX, *se tournant* :
Merde !

Sur la banquette arrière, il y a **un bébé**.

JULES :
Qu'est-ce qu'on fait ?

FÉLIX :
On va pas l'adopter, non ?
On le rend !

JULES :
On le rend ? Mais on va se faire pincer...

FÉLIX :
Ça dépend... ça dépend de toi...

JULES :
De moi ?

39. PHARMACIE.

EXT. JOUR.

La femme de la pharmacie, se rend compte de la disparition de sa voiture et commence à crier pour ameuter les passants.

La voiture de la femme avance dans une rue adjacente et pile juste avant l'angle.

Félix ouvre la portière passager et pousse Jules dehors.

FÉLIX :
Vas-y !

JULES :
T'es fou !

FÉLIX :
C'est ça ou tu restes dans ton trou !

Jules prend le bébé sur la banquette arrière. Il s'avance à l'angle de la rue : on aperçoit la pharmacie avec un attroupement et la dame qui crie très fort. Une voiture de police passe devant Jules. Il est totalement paniqué. Les policiers s'arrêtent devant la pharmacie. Pendant ce temps Jules s'approche d'**une gamine** qui passe. Elle a environ 10 ans.

JULES :
Hep, toi, là ?

LA GAMINE :
B'jour Monsieur.

JULES :
Regarde, on a fait une blague à la dame qui est là-bas. Mais maintenant la blague est finie. Tu veux bien m'aider ?

LA GAMINE :
Oh, c'est la maîtresse ! Je veux bien lui faire une blague.

JULES :
C'est facile : tu prends le bébé et tu lui apportes, c'est tout. Tu vas voir, elle va beaucoup rire. Moi, j'arrive après.

LA GAMINE :
Fastoche !

JULES :
Fais attention, le laisse pas tomber !

LA GAMINE :
Hé, j'ai l'habitude, j'en ai un moi aussi !

JULES:
File, je me cache là derrière !

La gamine s'avance vers la pharmacie qui est à environ 50 mètres. Jules retourne dans la voiture.

40. PHARMACIE - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

Félix démarre, s'éloignant de la pharmacie. Par la lunette arrière, on voit, au fond, l'attroupement, devant, la petite fille qui marche, et tout le monde qui lui tourne le dos parce qu'ils regardent dans la direction qu'avait pris la voiture tout à l'heure.

42. SORTIE CHARTRES - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

Ils ont gagnés la sortie de Chartres. La cathédrale écrase la ville de sa silhouette imposante.

Jules regarde les cassettes qui sont dans la boîte à gant. Il les rejette d'un air dégoûté.

JULES :

L'instit, elle écoute vraiment des trucs nazes ! C'est l'enfer !

FÉLIX :

J'ai une cassette dans mon baladeur, derrière, dans mon sac.

Jules se penche vers la banquette arrière et récupère le sac de Félix. Ils sort la cassette du baladeur.

JULES:

C'est quoi ?

FÉLIX :

Mets-là, tu verras bien.

Jules met la cassette. Pour la première fois on entend ce que Félix écoute depuis le début : c'est du Raï.

JULES :

Ouais, c'est sympa...

Ils écoutent un peu.

JULES, *que l'audition de cette musique ne semble pas satisfaire* :
J'peux te poser une question ?

FÉLIX :

J'aime pas tellement les questions.

JULES :

Ça t'intéresse vraiment cette sitcom ?

43. ROUTE PIPI.

EXT. JOUR.

La voiture est arrêtée sur le bas côté de la route, en forêt.

Jules, appuyé contre la portière attend.

Félix sort des fourrés où il vient manifestement de faire pipi. Il rejoint Jules.

FÉLIX :

Je peux pas tout te raconter, fais pas la tronche ! C'est mieux pour toi si t'en sais pas trop long.

Silence. Jules boude.

FÉLIX :

Tu crois vraiment qu'on peut aimer regarder une connerie pareille ?

Jules hausse les épaules, en faisant la mine de celui qui ne comprend pas.

Eh ben, réfléchis un peu, si t'es malin tu comprendras...

Félix remonte dans la voiture. Jules reste dehors.

Oh, tu montes, oui ? On va pas rester là !

Jules monte dans la voiture.

Félix actionne le démarreur et fait ronfler le moteur. Il démarre.

44. ROUTE PIPI - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

Ils roulent en silence, quand, soudain...

JULES :

Je sais, j'ai trouvé. T'attends un signe quelconque : une phrase, un truc... c'est comme un code, et après tu vas retrouver tes complices à Marseille. C'est logique, hein, comme la série est déjà passée aux Etats-Unis, ben on connaît la suite, donc...

FÉLIX :

T'as une fichue imagination. Parfois c'est dangereux, tu sais.

JULES, *tout excité* :

C'est ça, hein ?, j'ai trouvé !

Félix le regarde d'un air entendu mais un peu menaçant. Jules se tourne vers la vitre. Il a l'air ravi.

45. ROUTE DÉPASSEMENT - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

A travers le pare-brise on voit le paysage qui se fait plus vallonné.

Jules est assis légèrement de biais sur son siège de manière à pouvoir regarder Félix.

Il regarde aussi par la lunette arrière.

JULES :

Quand t'es suivi, généralement, tu fais quoi ?

FÉLIX :

Mais je sais pas, moi, de quoi tu parles ?

JULES :

Ben, depuis Montluçon on a toujours la même voiture qui nous suit.

C'est louche. Et c'est pas un type de la région : il est immatriculé 76.

C'est où ça ? Du côté de la Normandie, non ?

Félix, paniqué, ralentit fortement.

JULES :
Eh, ça va pas, t'es dingue !

Le type derrière, extrêmement mécontent, fait des appels de phare, klaxonne et double Félix qui s'est presque arrêté au bord de la route.

Mais c'est hyper dangereux, t'es malade...

Félix ne dit rien, se recompose une contenance, jette un regard sombre à Jules, puis redémarre.

FÉLIX :
Je crois que c'est mieux si on rentre pas dans Clermont de jour. De toute façon, faut que je fasse un crochet.

46. ROUTE DU PUY-DE-DÔME.

EXT. JOUR

La voiture gravit la route qui amène au sommet du Puy.

47A et B. SOMMET DU PUY-DE-DÔME.

EXT. JOUR.

Jules et Félix sont au centre de la table d'orientation.

FÉLIX :
Tu bouge pas, je reviens dans cinq minutes.

JULES :
Je peux pas t'accompagner ?

FÉLIX :
Non !

Félix se retourne et s'éloigne vers les installations militaires qui coiffent le volcan. Jules se retourne vers le panorama.

Félix va tranquillement faire pipi dans un coin discret. Il jette un regard à l'antenne qui coiffe le volcan.

Jules aussi regarde l'antenne. Il commence à avoir un peu froid. Il bat la semelle en attendant Félix.

Félix revient enfin.

JULES :
Ah, enfin ! Je commençais à avoir froid...

FÉLIX :
Fallait retourner à la voiture.

JULES :
Mais t'as fermé les portes !

FÉLIX :
Excuse-moi, c'est un réflexe idiot. Tiens !

Il lui tend son blouson. Jules l'enfile.

On peut faire deux pas quand même ?

JULES :
Ouais, ça va aller comme ça.

47C. DANS LES RUINES DU TEMPLE.

EXT. JOUR.

JULES :
Mercure ? C'est Hermès... c'est le dieu des voyageurs. C'est aussi lui qui accompagnait les âmes dans les Enfers.

FÉLIX, *admiratif* :
T'es calé en mythologie.

JULES :
Pas particulièrement, mais je l'aime bien ce dieu-là. Tu sais, c'est aussi le patron des marchands et des voleurs. C'est ça qui m'a amusé quand on en a parlé en classe : un dieu qui protège ceux qui s'opposent. Comme si leurs intérêts étaient les mêmes.

FÉLIX :
Mais pourquoi ce temple, ici ?

JULES :
Pour protéger les voleurs... euh, les voyageurs égarés, comme nous. (*rieur*) Ou alors parce que c'est aussi le dieu des thermomètres. Ils devaient en avoir besoin dans le coin, avec le froid qui fait !

FÉLIX :
T'as encore froid ?

Jules fait signe de la tête que oui.

Viens-là, approche.

Félix se met à frotter vigoureusement Jules.

Ça va mieux, comme ça ?

JULES :
Frotte encore.

Félix continue à frotter, puis s'arrête brusquement. Jules est dépité.

FÉLIX :
Bon, on retourne à la voiture.

Il s'en retourne vers la voiture. Jules hésite, puis le rejoint.

48. CENTRE-VILLE CLERMONT-FERRAND.

EXT. SOIR.

Ils se garent en plein centre-ville et descendent de voiture. Félix a pris ses affaires. Derrière eux, au bout de la rue, le Puy de Dôme dans le lointain.

JULES :
Tu laisses pas les clefs ?

FÉLIX :
Pour que quelqu'un la pique ?

JULES :
T'as qu'à les mettre dans le coffre.

FÉLIX :
Fais pas chier, je les garde. De toute façon l'institut doit avoir des doubles.

Ils s'éloignent.

49. DEVANT LES ZYZY FOLIES.

EXT. NUIT.

Félix et Jules font les cent pas devant l'entrée.

JULES :
Ils vont jamais me laisser entrer.

FÉLIX :
Mais si, prends un air dégagé.

JULES :
Et s'ils me demandent mes papiers ?

FÉLIX :
Ils te demanderont rien. T'inquiète pas : j'te jure que tu fais plus que ton âge.

JULES, *réjoui* :
Vraiment ? Tu trouves ?

FÉLIX :
Mais oui, je t'assure. T'es un vrai mec !

Félix sonne. **Un videur** vient leur ouvrir. Félix pousse Jules à l'intérieur de la boîte.

50. ZYZY FOLIES.

INT. NUIT.

La boîte est assez exiguë : un coin bar et une petite piste de danse que suffit à remplir une dizaine de danseurs. La musique techno est forte. Bien que ce soit manifestement une boîte homo, la population est assez mélangée.

Félix et Jules ont déjà éclusé quelques verres. Jules est passablement bourré. Ils dansent tous les deux. Jules se trémousse frénétiquement en tournant autour de Félix qui danse plus maladroitement.

Tout à coup, le DJ intercale un bout de slow. Jules se rapproche de Félix et l'enlace pour danser.

JULES :
Je peux...

FÉLIX :
Si ça te fait plaisir.

Ils dansent enlacés. Jules se colle contre Félix, se frotte à lui, le caresse, soulève son tee-shirt. Félix cherche à le tenir un peu en respect.

Heureusement, la musique reprend, frénétique. Félix en profite pour se séparer de Jules. Jules, d'abord dépité, se remet à danser énergiquement.

Félix quitte la piste de danse et vient s'accouder au bar à côté d'un **type**, sensiblement du même âge que lui, qui regarde Jules danser. Jules, en jetant un coup d'œil de défi à Félix, s'approche alors d'un autre garçon et recommence son manège. Très vite, ils s'enlacent.

LE TYPE :
Il est... chaud ton copain. C'est beau la jeunesse.

FÉLIX :
C'est sa première sortie en boîte : ça l'amuse encore.

LE TYPE :
Ah ? C'est mignon. Il a quel âge ?

FÉLIX :
Je sais pas trop... 17, peut-être... Mais, chut !, faut pas le dire.

51. DEVANT LES ZYZY FOLIES.

EXT. NUIT.

Félix et Jules se font expulser par le videur et le type du bar. Jules a une mine affolée.

LE TYPE :
Allez, cassez-vous ! On a assez de problèmes avec les flics comme ça !

FÉLIX, *faisant mine de vouloir rentrer* :
Oh, ça va ! Vous êtes coincés vraiment !

LE TYPE:
Barre-toi. J'ai pas envie qu'on ferme ma boîte.

Le videur les repousse d'un air menaçant.
Jules et Félix traversent la rue en courant pour se mettre à l'abri.

JULES :
Je comprends pas. Comment ils ont su ?

FÉLIX :
T'as vu ta gueule ? Ça veut jouer les mecs et ça a même pas de poils au menton !

JULES, *en colère* :
C'est toi qui leur a dit, pas vrai ?... T'es vraiment un chieur. Je comprends pas ce que tu veux : tu me mènes en bateau depuis hier. T'es un nul. Casse toi !

FÉLIX, *sans s'énerver* :
Oh qu'est-ce qui te prend ? Tu vas pas me faire une crise parce que je veux pas coucher avec toi. Ça t'arrivera souvent tu sais. C'est pas parce qu'on baise pas que je t'aime pas. (*Avec un geste de tendresse*) Je t'aime bien, Jules,... T'es... t'es comme un petit frère...

JULES, *se détachant brusquement et allant s'affaler sur un banc* :
Faut vraiment être naze pour sortir un truc pareil !

FÉLIX, *qui le prend gentiment par le bras pour le relever* :
Allez, viens, on s'en va.

JULES :
Laisse-moi, t'as pas à me dire ce que je dois faire. T'es pas mon père.

FÉLIX, *après un court silence* :
Bon, bouge pas. T'es trop bourré pour marcher. Bouge pas, je reviens avec la voiture.

Félix s'éloigne de quelques pas.

Tu m'attends, hein ?... P'tit frère.

Félix s'en va. Jules reste seul sur son banc et sort un petit paquet de cigarettes.
De l'autre côté de la rue, un garçon sort de la boîte, traverse la rue et passe sans s'arrêter devant Jules.

JULES, *qui le suit du regard* :
Excuse-moi... t'aurais pas du feu ?

Le garçon revient sur ses pas pour allumer la cigarette.

52. ROUTE PANNE D'ESSENCE.

INT. NUIT.

Félix a repris la route, il est seul. Il roule dans la campagne. La voiture se met à avoir des hoquets. Manifestement, le réservoir est vide. Félix range la voiture sur le bas-côté de la route, sort, contourne la voiture, ouvre le coffre, actionne le système centralisé de fermeture des portes, met la clé dans le coffre et le ferme. Il s'éloigne.

53. ROUTE EN RASE CAMPAGNE.

EXT. AUBE.

Le soleil va bientôt apparaître. Félix marche avec son petit sac. Son pas est rapide, on le voit de dos dans la lumière du matin. Il regarde les bourgeons sur les arbres. Tout d'un coup, sa montre se met à sonner. Il s'installe sur un talus pour prendre ses médicaments du matin et préparer son pilulier pour la journée, ce qui n'est pas facile parce que les gélules sont un peu grosses pour les alvéoles. Puis il repart d'un pas allègre. Il sort son baladeur de son sac, met les écouteurs sur ses oreilles et appuie sur la touche lecture. Aucune musique ne s'élève. Il regarde le baladeur, le secoue, puis l'ouvre : il n'y a plus de cassette à l'intérieur.

FÉLIX :
Merde ! Quel con !

Pas plus dépité que cela, il retire ses écouteurs, reprend son allure vaillante et chante d'une voix rieuse et ironique :

FÉLIX :
Va, pèlerin,
Suis ton chemin !
Oublie tes doutes,
Poursuis ta route.
Lève les yeux :
Le ciel est bleu.
Suis le soleil
Jusqu'à Marseille :
C'est à la mer
Qu'attend ton père.

Il rigole. Auto-dérision ?

54. BRIOUDE-MARCHAND DE BONBONS.

EXT. JOUR.

C'est jour de marché. Il doit être aux environs de onze heures à en juger par l'animation qui règne. Félix se dirige vers l'étal d'un marchand de bonbons qui vend aussi des cartes postales. Il regarde les cartes postales et en choisit quelques unes. Pendant que le

marchant est occupé avec un client, il glisse les cartes-postales sous pull. Un gamin le regarde fixement.

Félix se détourne, choisit une autre carte postale.

Le gamin regarde toujours.

Félix va payer sa carte postale.

Le gamin le fixe.

Il prend aussi une friandise quelconque, paye et se dirige vers le gamin, sa friandise à la main.

Il passa alors devant les gros titres des journaux qui titrent : **RÈGLEMENT DE COMPTES OU CRIME RACISTE ?**, avec la photo de l'homme du pont de Rouen. Mais Félix n'y fait pas attention.

Le gamin le regarde les yeux brillants de convoitise. Parvenu à la hauteur du gamin, Félix gobe goulûment la friandise et s'en va, laissant le gamin au bord des larmes.

55. PLACE DU MARCHE.

EXT. JOUR.

Félix emprunte une allée, achète un quart de Saint-Nectaire.

Puis il se dirige vers l'étal d'un type qui vend des cassettes. Pendant qu'il choisit les cassettes, il aperçoit une silhouette familière : celle de Laurent. Le type vient vers lui. Pris de panique, Félix s'éclipse et se cache derrière un autre étal, sans avoir reposé la cassette dont il était en train de lire la jaquette. Le type passe : fausse alerte encore une fois.

Félix quitte sa cachette. Il a toujours la cassette en main et s'éloigne, voleur malgré lui.

56. BANC DU MARCHE.

EXT. JOUR.

Félix va s'affaler sur un banc à l'écart de l'animation.

INTER-TITRE : MA GRAND-MERE

57. BANC DU MARCHE.

EXT. JOUR.

Félix, toujours sur le même banc, lézarde au soleil. Il a les yeux fermés.

Une vieille dame s'approche, elle porte un cabas à provisions et elle marche avec une canne. Elle n'a cependant pas l'air d'avoir des difficultés pour marcher, c'est juste une pose.

Elle avise Félix et le touche du bout de sa canne.

LA VIEILLE DAME :
Hé, jeune homme ! Hé, là !

FÉLIX, *ouvrant les yeux, le soleil l'aveugle* :
Pourquoi vous me frappez ?

LA VIEILLE DAME :
Je vous frappe pas, je vous réveille !

FÉLIX, *qui ne voit pas bien et met sa main en visière* :
De quel droit ? et puis je dormais pas...

LA VIEILLE DAME :
Tant mieux. J'ai besoin de vous. Rendez-vous un peu utile au lieu de rester au soleil comme ça. Aidez-moi à ramenez mes courses chez moi.

Félix la regarde interloqué.

LA VIEILLE DAME, *d'un ton minaudier* :
S'il vous plaît !

FÉLIX :
Vous êtes gonflée !

LA VIEILLE DAME :
Si on demande rien, on n'a rien. Allez, c'est juste un petit service. Je suis une vieille dame.

FÉLIX :
Vous m'avez l'air plutôt vaillante.

LA VIEILLE DAME :
Ne commencez pas avec les flatteries. Qu'est-ce que vous vous imaginez ?

FÉLIX :
Mais...

LA VIEILLE DAME, *en pointant sa canne dans une direction* :
C'est à deux pas. Suivez-moi !

Félix se lève, sourit, hausse les épaules et prend le cabas.
Il rattrape la vieille dame.

FÉLIX :
Mais, il est tout léger votre cabas...

LA VIEILLE DAME :
Pour vous peut-être, moi, il m'a presque démis l'épaule.

Ils s'éloignent de dos.

58A. RUE MAISON MATHILDE.

EXT. JOUR

Ils gravissent à petits pas une rue en pente.

MATHILDE
Vous vous appelez comment ?

FÉLIX :
Félix.

LA VIEILLE DAME :
Heureux Félix ! Enchantée, moi, je suis madame Firmin. Mais vous pouvez m'appeler Mathilde.

58B. MAISON MATHILDE - JARDIN.

EXT. JOUR.

Le jardin, entouré de murs de pierres, est légèrement à l'abandon.

MATHILDE :
C'est là.
Entrez, entrez, vous ne voulez pas que je le porte jusqu'à la cuisine ?

59. CUISINE MATHILDE.

INT. JOUR.

Formica et électroménager années soixante.
Mathilde se laisse tomber sur une chaise.

MATHILDE :
Je suis épuisée ! Faire le marché ça me tue.

Félix pose le cabat sur la table.

FÉLIX :
Vous recrutez souvent des "garçons de courses" comme ça, dans la rue ?

MATHILDE :
Quand l'occasion se présente.

FÉLIX :
Vous avez un sacré culot, quand même !

MATHILDE :
J'ai été très belle, ça aide.

Silence.

Ça vous ennuerait de ranger tout ça ?

FÉLIX :
Au point où j'en suis.

Il vide le cabas et range les commissions suivant les indications précises de Mathilde.

Il commence par sortir quelques légumes et se dirige vers le frigo qu'il ouvre. Comme il s'apprête à mettre les légumes dans le tiroir du bas à gauche, Mathilde intervient.

MATHILDE :
Non, celui de droite. A gauche, c'est les fruits !

Il sort ensuite un poulet.

Laissez-le sur le plan de travail, c'est pour midi.

Il exhibe un paquet de café et du sucre.

Le café, là, en haut. Non, le sucre c'est la porte à côté.

Il sort une barquette de fraises.

FÉLIX :
Des fraises, en cette saison ! Vous vous embêtez pas. Bon, je sais où ça se range ! !

MATHILDE :
Malheureux, vous n'allez pas les mettre au frigo : des primeurs à ce prix ! Posez-les sur la table !

Il tire du cabas des fromages.

FÉLIX :
Je suppose que je ne les mets pas au frigo non plus.

MATHILDE :
Non, le garde-manger est juste là, sous vos yeux !

Il sort un savon qui était au fond du cabas et se tourne vers Mathilde, l'air interrogatif.

A la salle de bain, bien sûr. Juste à côté de l'escalier. Posez-le sur le lavabo.

60. SALLE DE BAIN MATHILDE.

INT. JOUR.

Félix pose le savon sur le lavabo. Il profite d'être seul pour prendre ses médicaments.

61. CUISINE MATHILDE.

INT. JOUR.

Félix, mission accomplie, revient dans la cuisine.

FÉLIX :
Voilà, c'est fini.

MATHILDE :

Bon, eh bien, rangez le cabas sous l'évier et servez-nous un apéritif.
Je crois que nous l'avons bien mérité.

Félix fait une drôle de tête.

Vous ne pouvez pas me refuser. Après, je vous invite à déjeuner.

62. JARDIN MATHILDE.

EXT. JOUR.

Mathilde et Félix sont assis autour d'une table de jardin où ils viennent de déjeuner.
Félix sert le café.

MATHILDE :

Vous faites bien la cuisine pour un garçon.

FÉLIX :

Je me débrouille.

Félix entasse les assiettes et les couverts et les met dans un coin.

MATHILDE :

Vous êtes quand même mieux dans mon jardin que sur votre banc,
n'est-ce pas ?

FÉLIX :

Oui.

MATHILDE :

Vous n'avez pas l'air convaincu.

FÉLIX :

C'est que je ne recherchais pas forcément de la compagnie.

MATHILDE :

Dites que je vous pèse.

FÉLIX :

Mais non, Mathilde, je suis très content d'être là. Seulement, je ne
vais pas m'éterniser.

MATHILDE :

Je ne vous demande de rester ici toute votre vie.

Silence.

Vous voyagez ?

FÉLIX :
Je voyage.

MATHILDE :
Tout seul ?

FÉLIX :
Tout seul.

MATHILDE :
A pied ?

FÉLIX :
Ou en stop.

MATHILDE :
Et vous allez où ? Sans indiscrétion.

FÉLIX :
A Marseille.

MATHILDE :
Ah !

Mathilde laisse retomber la conversation. Elle sucre son café et tourne longuement sa petite cuillère.

FÉLIX, *comme poussé tout d'un coup par l'envie de parler* :
Je vais retrouver mon père.

MATHILDE :
Ah !

FÉLIX :
Retrouver c'est un grand mot. Je vais le trouver, quoi. En fait, je le connais pas, mais j'ai une adresse. Je voudrais bien savoir à quoi il ressemble.

MATHILDE :
Ah !

FÉLIX :
Là, j'ai décidé d'aller voir qui c'est, de faire sa connaissance. C'est peut être un type bien.

MATHILDE :
Mmmm !

FÉLIX :
En tout cas je vais à Marseille, pour voir, comme on dit au poker.

Silence assez long. Mathilde boit son café à petites gorgées. Félix fait de même.

MATHILDE :
J'y crois pas à votre histoire.

FÉLIX :
Vous croyez pas que je vais retrouver mon père ?

MATHILDE :
Si, si, ça j'y crois puisque vous le dites. Mais je ne crois pas que vous ayez vraiment envie de le voir. C'est juste un prétexte.

FÉLIX :
Juste un prétexte ?

MATHILDE :
Oui, moi, je crois qu'en vérité, vous vous en fichez complètement. Vous vous racontez des histoires, pour faire comme à la télévision, mais, dans le fond, vous n'en avez rien à faire de votre père. A quoi ça sert, un père, je vous le demande ?
Non, non, croyez-moi, regardez au fond de vous-même, votre père ne vous manque pas plus qu'à moi mon mari.

63. SALON MATHILDE.

INT. JOUR.

Félix est en train de faire passer le sommier d'un petit lit à travers la porte du salon. Mathilde supervise l'opération.

MATHILDE :
Un peu à gauche, là, c'est bon, ça passe. Mettez-le contre le mur, là.

Félix pose le sommier debout contre un mur, il y a déjà dans la pièce le matelas, les couvertures, l'oreiller, etc. et une petite table de nuit.

FÉLIX :
Je vois pas bien où vous voulez l'installer.

MATHILDE :
Là, dans l'angle. Vous voyez, il suffit de déplacer le fauteuil et de pousser un peu la commode. Ce sera parfait.

FÉLIX, *peu convaincu* :
Si vous le dites...

Félix se met au travail. Il se dirige vers le fauteuil, qui semble fort lourd, et l'observe en écoutant Mathilde.

MATHILDE :

C'est une chance que je vous aie rencontré. Ça fait des années que je demande à mon fils de déménager ce lit, mais il n'a jamais le temps et, quand il vient, il dit qu'il est trop fatigué. Moi, je crois qu'il ne veut pas : c'est la maison de son père et il ne supporte pas que je change quelque chose.

Félix commence à pousser le fauteuil.

FÉLIX :

C'est quand même aussi un peu chez vous, non ?

MATHILDE :

Oui et non, je me suis toujours sentie étrangère ici et je n'ai jamais aimé cette maison : sincèrement, Félix, il est affreux ce salon, non ?

FÉLIX :

C'est pas mon style, en effet.

Félix a accroché un tapis avec le fauteuil. Il roule le tapis pour dégager le chemin et tire à présent le fauteuil.

MATHILDE :

Mais le pire, c'est ma chambre : je peux plus la voir. Mes enfants pensent que c'est parce que j'ai du mal à monter l'escalier. Leur dernière idée est de me faire installer un de ces ridicules petits ascenseurs. Vous m'imaginez là dedans ?... Un peu plus loin le fauteuil, non ? Si, là, voilà, c'est parfait !

Félix n'a pas l'air convaincu, mais il attaque la commode. Mathilde continue à superviser tout en déplaçant des bibelots. Elle en cache d'ailleurs certains dans les armoires, après les avoir examinés d'un œil critique.

MATHILDE :

J'ai épousé mon mari sur un coup de tête, bêtement et banalement après une grosse déception sentimentale. Quand j'étais très jeune, au bal, à Fère-Champenoise, je suis champenoise voyez-vous, de Port-à-Binson, vous connaissez ?

FÉLIX :

Non, pas vraiment...

MATHILDE :

Non, bien sûr, vous ne pouvez pas connaître. C'est un petit village sur la Marne. Bon, eh bien, à ce bal j'ai rencontré un homme plus âgé que moi, un parisien. Il était venu travailler dans la région. (*elle regarde un bibelot*) Quelle horreur ! c'est bien le goût de ma belle-fille, ça ! (*elle reprend son récit*) On s'est beaucoup revu après ce bal, il disait qu'il m'aimait, alors j'ai cédé.

Félix lui jette un regard. Il a terminé avec la commode et s'occupe d'installer le lit : sommier, matelas, oreiller, couvertures, etc. cela l'occupe tout le reste de la scène.

Après quelques semaines, il est retourné à Paris. Il avait promis de m'écrire et disait qu'il reviendrait bientôt, qu'il parlerait à mes parents... Evidemment, il n'est pas revenu. (*elle laisse tomber un bibelot qui se brise en deux*) Oups ! cassé !

Félix se précipite et ramasse les morceaux.

FÉLIX :
Oh, ça se recolle sans problème !

MATHILDE :
Vous êtes fou ! On le jette...

Elle pose les morceaux sur une table, Félix retourne à son travail.

MATHILDE :
J'ai été tellement malheureuse que j'en suis tombée malade. Heureusement je n'étais pas enceinte. De dépit - je crois qu'on peut dire que c'était du dépit - j'ai décidé d'épouser le premier qui me demanderait en mariage. Ça a été Gabriel Firmin. Je n'ai jamais été très heureuse avec lui, ni vraiment malheureuse, non plus. Ce n'était pas un homme très tendre... enfin, j'ai souvent pensé que j'aurais pu tomber plus mal !

FÉLIX :
Vous auriez pu attendre : peut-être vous auriez rencontré quelqu'un d'autre que vous auriez aimé, vraiment ?

Mahtilde ne répond pas : elle contemple le nouvel aménagement du salon. Cela ne ressemble plus à rien, les meubles sont entassés et le lit trône bizarrement dans cette pièce.

MATHILDE :
C'est parfait, c'est parfait.

Félix, qui vient se placer à côté de Mathilde pour juger de l'effet d'ensemble, n'a pas l'air convaincu du tout.

Ah ! la table de nuit ! vous oubliez la table de nuit.

FÉLIX :
Euh, il n'y a plus vraiment la place.

MATHILDE :
Mais si, mais si, là, regardez.

Elle désigne un tout petit espace à côté du lit.

FÉLIX :
Vous croyez, vraiment ?

MATHILDE :
Oui, oui, oui, oui...

Félix met en place la table de nuit qui est dans un style très différent du reste du mobilier. Elle a vraiment un drôle d'air dans l'ensemble.

MATHILDE, *ravie* :
Là, vous voyez, elle trouve parfaitement sa place.

64. JARDIN MATHILDE.

EXT. JOUR.

Félix est au soleil sur un transat, seul, les yeux fermés. Mathilde taille ses rosiers. Un nuage vient obscurcir le soleil. Félix ouvre les yeux, regarde le gros nuage et commence une sorte d'incantation.

FÉLIX :
Oh, viens, soleil ! Viens, soleil ! Viens, soleil !

Le soleil sort de dessous les nuages. Félix ferme les yeux. Un nouveau nuage passe, Félix recommence son manège. Mathilde, intriguée, vient le rejoindre, son sécateur à la main.

MATHILDE :
Qu'est-ce que vous faites ?

FÉLIX :
J'appelle le soleil. Je faisais ça quand j'étais petit, en Normandie, ça marchait bien. Je crois que j'ai un don... C'est la première fois que j'essaye au sud de la Loire.

MATHILDE :
Faites-voir.

FÉLIX :
Viens, soleil ! Viens, soleil ! Viens, soleil !

Le nuage ne bouge pas.

MATHILDE :
Pas très convaincant...

FÉLIX :
Viens, soleil ! Viens, soleil ! Viens, soleil !

Le soleil sort de dessous les nuages. Félix regarde triomphalement Mathilde. Puis tous les deux regardent dans la direction du soleil.

MATHILDE :
Vous restez ici, ce soir, n'est-ce pas ? Ne dites pas non, j'ai déjà préparé votre chambre.

65. SALLE A MANGER MATHILDE.

INT. NUIT.

Mathilde et Félix sont assis devant la télévision, un digestif à la main. Au fond, la table n'est pas débarrassée. Tous les deux sont très légèrement éméchés. Ils regardent les informations.

Il est question du crime de Rouen : *On voit des images des quais de la Seine vides à Rouen* "C'est ici que la victime a été découverte sans connaissance, avant hier, par un promeneur" *La caméra panote sur les eaux de la Seine ; en incrustation, le portrait de l'homme.* "L'hypothèse d'un règlement de comptes un moment évoquée semble être à présent totalement écartée par les enquêteurs. Selon eux, il s'agirait d'un crime raciste." *Plan d'une façade d'hôpital.* "Malgré les soins intensifs qui lui ont été administrés, l'homme est mort ce soir sans avoir repris connaissance."... "A Paris, le salon du chocolat ouvre ses portes demain. A l'approche de Pâques, les meilleurs artisans chocolatiers de France viennent présenter leur production. Reportage de Michel Luc.(musique classique)."

FÉLIX :
Ah merde, ils l'ont tué !

MATHILDE :
Oui, je crois que c'est ce qu'il vient de dire...

FÉLIX, *sous le coup de l'émotion* :
Je sais qui a fait le coup !

MATHILDE :
Vous êtes parapsychologue ?

FÉLIX :
Non, j'y étais.

MATHILDE :
A Rouen ?

FÉLIX :
Oui, j'y étais je vous dis, j'ai tout vu. J'ai vu les deux types qui ont fait le coup.

MATHILDE :
Et vous n'êtes pas intervenu ?

FÉLIX :
J'ai pas pu faire grand chose : ils m'ont couru après pour me faire la peau.

MATHILDE, *d'un air incrédule* :
Quel roman !
(*elle se lève*)
Venez donc m'aider à faire la vaisselle ! Vous me raconterez la suite.

Il la suit vers la cuisine en emmenant au passage assiettes et verres restés sur la table.

66. CUISINE MATHILDE.

INT. NUIT.

Mathilde se place devant l'évier, fait couler de l'eau, verse un peu de liquide vaisselle.

MATHILDE :
Vous lavez ou vous essuyez ?

FÉLIX, *résigné* :
Je lave, je lave...

Pendant qu'ils parlent, Félix lave, rince, pose la vaisselle sur l'égouttoir et Mathilde essuie. Chaque fois qu'elle a essuyé quelque chose, elle va le ranger. Elle tourne ainsi autour de Félix en un petit ballet anarchique.

MATHILDE :
Si vous savez qui sont les assassins, il faut aller les dénoncer à la police. Vous auriez dû y aller depuis longtemps.

FÉLIX :
Non, je vais pas chez les flics.

MATHILDE :
Pourquoi ? Il ne faut pas les protéger, c'est quand même des salauds.

FÉLIX :
J'y vais pas, c'est tout. Il les retrouveront bien sans moi.

MATHILDE :
De quoi avez-vous peur ? Vous avez fait une bêtise ?

FÉLIX :
Un peu. J'ai "emprunté" une voiture...

MATHILDE :
Emprunté ?

FÉLIX :
Oui, je l'ai piquée, mais je l'ai rendue, ce matin.

MATHILDE :
Vous faites ça souvent ?

FÉLIX :
Non, c'était la première fois : pour épater un gosse.

MATHILDE :
Un gosse ?

FÉLIX :
Il était amoureux de moi, il pensait que j'étais un caïd, alors je me suis pris au jeu.

MATHILDE :
Amoureux de vous ? un garçon ?

FÉLIX :
Oui, un garçon.

Silence.

Je suis pédé.

MATHILDE :
Non, vous n'êtes pas homosexuel, pas vous.

FÉLIX :
Mais si, enfin, puisque je vous le dis.

MATHILDE, *haussant les épaules* :
Beuh, beuh, beuh !

FÉLIX :
C'est pas croyable, je vous fais une confidence et vous...

MATHILDE :
Oh ! J'en ai connu des homosexuels, mais pas vous.

FÉLIX, *désorienté* :
Je ne sais pas quoi faire pour vous convaincre, moi. J'ai pas de certificat.

Elle le regarde un peu en silence.

MATHILDE :
Puisque vous avez l'air si sûr de vous, je dois bien vous croire.

Félix termine sa vaisselle, il pose la dernière casserole sur l'égouttoir.
Mathilde pousse un soupir et pose son torchon, l'égouttoir est plein d'assiettes.

MATHILDE :
Ça sert à rien d'essuyer les assiettes. Y a des fois, on se demande pourquoi on se fatigue comme ça...

67. CHAMBRE.

INT. NUIT.

Une chambre de jeune fille, avec un petit coin toilette. Félix est couché sur le lit et griffonne sur le verso de la carte postale qu'il a achetée au marché. La lumière est encore allumée. Il est seul, nu sur son lit.

Félix sort son pilulier et ses boîtes de médicaments, et prépare sa ration du lendemain.

Mathilde apparaît sur le seuil, un bol de tisane à la main, mais elle s'arrête et se recule un peu. Elle observe Félix. Le plancher grince un peu, Félix tourne la tête et tire sur lui la couverture.

FÉLIX :
Mathilde ? C'est vous ?

MATHILDE, *gênée, de derrière la porte* :
Vous ne dormez pas ? Je vous ai fait une tisane.

Elle rentre dans la chambre.

FÉLIX :
C'est gentil, mais d'habitude j'évite parce que ça m'oblige à me relever la nuit.

MATHILDE :
Avec tout de que vous buvez, ça ne peut pas empirer les choses.
Vous pisserez dans le lavabo !

Elle pose le bol sur la table de nuit et s'installe sur une chaise à côté du lit.

Vous repartez demain ?

FÉLIX :
Oui, il faut quand même que j'arrive. Au moins j'en aurai le cœur net.

MATHILDE :
Ecoutez, je dois aller faire des courses au Puy : nous pouvons y aller ensemble. On prendra le train.

FÉLIX :
Je ne veux pas prendre le train et j'évite les grandes villes. C'est dans mon plan.

MATHILDE :
Bon, ne vous fâchez pas. Le Puy n'est pas vraiment ce que j'appellerais une grande ville et ce n'est qu'un autorail !
C'est quand même dommage que vous ne vouliez pas rester un peu plus, vous m'auriez été bien utile pour ramener mes paquets.

FÉLIX :

Non, je ne peux pas. Il faut que j'arrive à Marseille. Et puis j'irai voir les flics là-bas : ils pourront pas recoller les morceaux avec la voiture volée... ça peut attendre deux jours, non ?

Mathilde, comprenant qu'il n'est pas utile d'insister, se lève pour partir.

MATHILDE :

Ils ne pourraient pas plus recoller les morceaux ici, mais vous faites avec votre conscience : si vous pensez qu'il est si urgent d'aller voir votre père ! Moi je ne suis pas d'accord.

Elle s'apprête à sortir.

FÉLIX :

Mathilde !

MATHILDE :

Oui ?

FÉLIX :

Non, rien, enfin, si : tout à l'heure, quand vous êtes entrée, j'ai cru que vous m'observiez derrière la porte. On se fait des idées dans ces maisons...

MATHILDE, *avec aplomb* :

Je vous observais pas, je vous regardais. Vous savez, il y a bien longtemps que je n'ai pas vu un homme nu et vous êtes charmant.

FÉLIX, *gêné* :

Merci...

MATHILDE :

Y a pas de quoi. Bonne nuit !

Elle sort, Félix réfléchit un peu.

Il reprend la carte postale sur laquelle il griffonnait tout à l'heure et la regarde : on y voit le portrait inachevé de Laurent.

Il la repose sur sa table de nuit, éteint la lumière et reste les yeux grand ouverts dans le noir. Il n'a pas fermé les volets. Dehors la nuit est très claire et on entend chanter des grenouilles.

68. CUISINE MATHILDE.

INT. JOUR.

Félix est descendu. Mathilde prépare un petit déjeuner : elle dispose un plateau. La télé est allumée, Mathilde regarde tout en s'activant.

FÉLIX :

Bonjour !

MATHILDE :
Bonjour !

Générique d'*Amour, Gloire et Beauté*.

FÉLIX :
Ah, vous regardez cette série...

MATHILDE :
Oui, tous les matins, ça me tient compagnie.

Félix regarde un peu en silence.

FÉLIX :
Vous ne trouvez pas ça un peu débile ?

MATHILDE :
Evidemment c'est idiot, mais ils sont tous tellement méchants qu'à force c'est fascinant.

FÉLIX, *qui fait celui qui n'est pas convaincu* :
Mouais...

MATHILDE :
Asseyez-vous.

Félix s'assoit et constate que Mathilde a aligné à côté de sa tasse une série de gélules impressionnantes.

Du coup, il sort son pilulier et aligne ses gélules.

MATHILDE, *désignant le pilulier* :
C'est pratique ce machin.

FÉLIX :
Oui, comme ça, on est sûr de rien oublier.

MATHILDE :
Vous l'avez trouvé où ?

FÉLIX :
Dans une para-pharmacie, c'est moins cher que dans les pharmacies.

MATHILDE :
Il m'en faudrait un.

FÉLIX :
Je vous le laisserais volontiers, mais j'en ai trop besoin.

MATHILDE :
C'est gentil, je crois que je peux m'en offrir un.

Elle sert deux verres d'eau et en donne un à Félix. Puis elle attrape deux très grosses gélules. Félix prend les siennes en main aussi.

MATHILDE, *désignant les gélules de Félix* :
Elles sont énormes !

FÉLIX :
Les vôtres aussi. Courage.

Ils trinquent, puis s'envoient leurs gélules qui passent avec difficulté.

69. CUISINE MATHILDE.

INT JOUR.

Un peu plus tard, l'épisode du feuilleton se termine. On voit le générique qui défile en musique. Mathilde éteint le téléviseur.

FÉLIX :
Vous croyez que Ridge est le père ?

MATHILDE :
Je ne sais pas...

FÉLIX :
Ce serait terrible quand même : Brooke remettrait le grappin dessus...

MATHILDE :
Peut-être...

FÉLIX :
C'est sûr et ce ne serait pas bien.

MATHILDE :
Mais si, au contraire, ça leur donnera l'occasion de se détester un peu plus encore.

70. BRIOUDE, QUAI DE LA GARE.

EXT JOUR.

Félix et Mathilde sont sur le quai. Félix porte le cabas de Mathilde. L'autorail arrive, ils montent.

71. AUTORAIL.

INT. JOUR.

Félix et Mathilde ne parlent pas. La campagne du Velay défile derrière les vitres. Mathilde regarde par la fenêtre, Félix observe, de l'autre côté de l'allée, **une mère** qui joue avec son **enfant**, âgé d'environ quatre ans. **Un monsieur** vient s'asseoir en face d'eux en disant "Bonjour Véronique" à la mère. La mère, semble confuse et dit bonjour.

Pendant tout le dialogue la mère et le monsieur se font des sourires qui laissent entendre qu'il y a eu quelque chose entre eux.
L'autorail approche du Puy : derrière les vitres défilent les dykes surmontés de leurs statues.

LE MONSIEUR, *désignant l'enfant* :
Tu es mariée ?

LA MERE, *passant la main dans les cheveux de l'enfant* :
C'est Félix, c'est mon garçon.

LE MONSIEUR :
Il ne te ressemble pas du tout. Bonjour Félix.

LA MERE :
Félix, dis bonjour au monsieur.

L'ENFANT FÉLIX :
Bonjour, Monsieur.

Court silence.

L'ENFANT FÉLIX :
Vous êtes mon papa ?

LA MERE :
Félix !

LE MONSIEUR :
Je ne crois pas.

L'homme et la mère rient.
Mathilde tire Félix de sa contemplation.

MATHILDE :
Vous n'êtes pas causant !

FÉLIX :
Excusez-moi, je rêvais à des sottises.

MATHILDE :
Avouez tout simplement que vous êtes triste de me quitter.

72. LE PUY-EN-VELAY, PLACE MICHELET.

INT. JOUR.

Félix porte son sac et le cabas de Mathilde. Il avise une pharmacie.

FÉLIX :
Attendez-moi deux minutes, je reviens.

Félix entre dans la pharmacie. A travers la vitrine, on le voit acheter quelque chose. Il ressort et revient vers Mathilde. Il lui offre un pilulier.

MATHILDE :
Merci, vraiment, il ne fallait pas.

FÉLIX :
C'est rien du tout, un petit souvenir. Au revoir.

MATHILDE :
Non, adieu, vous ne reviendrez jamais me voir.

FÉLIX :
Qui sait ?

MATHILDE :
Non, vous ne reviendrez pas. Et surtout ne revenez pas : je serai trop gênée de vous revoir. Mais vous pouvez m'envoyer une carte postale de Marseille.
J'ai été très heureuse de faire votre connaissance.
Adieu.

FÉLIX :
Au revoir.

MATHILDE :
Décidément, vous êtes un peu lâche : adieu !

Félix s'éloigne, mais au bout de quelques pas Mathilde le rappelle.

MATHILDE :
Eh ! Félix ! Félix !

FÉLIX :
Oui ?

MATHILDE :
Mon cabas...

FÉLIX :
Ah, oh, excusez-moi !

73. BIFURCATION MENDE.

EXT. JOUR.

Au milieu de nulle-part, la bifurcation des routes de Mende et de Montélimar. Une voiture s'arrête. Félix en descend. La voiture redémarre et prend la route de Mende qui se dirige vers un lac. Félix, d'un pas ferme, continue son chemin sur la route de Montélimar. Une voiture approche, Félix lève le pouce sans se retourner. La voiture s'arrête, il monte.

74. ROUTE AUBERGE ROUGE - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

Ils roulent. Félix s'installe : il sort son cerf-volant de son sac pour pouvoir glisser celui-ci, par dessus le dossier de son siège, sur la banquette arrière.

LE GARÇON :

C'est un cerf-volant acrobatique? Il a l'air chouette.

FÉLIX :

Je sais pas, je m'en suis jamais servi.

LE GARÇON, *jetant un regard de connaisseur au cerf-volant* :

C'est une bonne marque.

FÉLIX :

Vous avez l'air de vous y connaître en cerf-volant.

LE GARÇON :

Plutôt pas mal. Mon père aimait beaucoup ça : c'est lui qui m'a appris.

FÉLIX :

Mon père n'aimait pas les cerfs-volants !

LE GARÇON :

Mais les cerfs-volants d'aujourd'hui, ça a plus rien à voir avec les cerfs-volants de quand on était petits. On fait des trucs incroyables maintenant. Tous les deux ans, je vais à Dieppe pendant le festival. Il y a des cerfs-volant du monde entier, c'est vraiment sympa. Vous connaissez ?

FÉLIX :

Dieppe ? Oui, non, un peu, de réputation... C'est loin !

LE GARÇON :

Oh ! en train...

FÉLIX :

C'est cher...

LE GARÇON :

Je paye pas, j'suis cheminot.

75. CÔTE DE MAYRES.

EXT. JOUR.

Félix et le garçon s'apprêtent à lancer le cerf-volant. Félix tient les poignées, le garçon tient le cerf-volant pour lui faire prendre le vent. Le cerf-volant s'élève. Comme Félix n'a pas l'air de bien savoir se débrouiller, le garçon vient le rejoindre, se place derrière lui et lui guide les mains. Le cerf-volant évolue au dessus de la vallée guidé par les deux garçons enlacés.

Soudain le cerf-volant tombe en piqué.
La main du garçon saisit l'épaule de Félix qui se retourne.
Ils sont visage contre visage. Ils s'embrassent avec fougue et se déshabillent mutuellement.

76. CÔTE DE MAYRES.

EXT. JOUR.

Félix et le garçon tout nus, sortent de derrière une crête, Félix a une partie de la poitrine et du ventre rouge. Il se gratte.
Le garçon finit de nouer un préservatif et le jette dans l'herbe.

FÉLIX, *qui va ramasser le préservatif* :
Eh, ça va pas non ? Ça pollue ce truc... On trouvera bien une poubelle en chemin.

Félix se gratte toujours comme un malheureux.

FÉLIX :
Pourquoi tu m'as poussé dans les orties ?

Le garçon rigole un peu. Félix s'arrête.

Ça te fait rire ?

LE GARÇON :
J'avais pas vraiment l'esprit à la botanique. T'as de la chance : ça aurait pu être des ronces. Allez, ça va passer. Pour calmer l'irritation il suffit de faire pipi dessus ou de mettre du vinaigre.

FÉLIX :
Tu vas pas en plus me pisser dessus !

Ils se dirigent vers le cerf-volant pour récupérer leurs vêtements.

77. CÔTE DE MAYRES - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

Ils roulent. Félix se gratte.

FÉLIX :
Faudra que je revienne ici avec mon copain. C'est vraiment superbe, je suis sûr que ça lui plaira. Là, il travaille, c'est pour ça que je suis seul... et puis j'ai des trucs à faire, perso.

LE GARÇON :
À Marseille ?

FÉLIX :
Hum, hum ! Ça doit être bien aussi pour le cerf-volant, Marseille, non ?

LE GARÇON :

Oui mais fais attention quand même de ne pas le lancer avec un mistral trop fort ; tu pourrais le perdre.

FÉLIX :

J'y ferais attention.

Félix continue à se gratter en regardant par la fenêtre.

LE GARÇON :

Si je t'arrête à l'entrée de Montélimar, ça t'ira ? Parce que si je t'emmène plus loin, je risque de me mettre en retard...

FÉLIX :

T'inquiète pas, c'est super : je vais pouvoir acheter du nougat.

Le garçon lui jette un regard, un peu consterné.

78. ÉPICERIE AMBULANTE.

EXT. JOUR.

Félix attend, appuyé contre la portière.

De l'autre côté de la route, il y a un camion-épicerie. Le garçon, s'éloignant du camion, traverse la Nationale en tenant une petite bouteille de vinaigre.

LE GARÇON :

Enlève ton tee-shirt.

Félix obtempère. Le garçon l'asperge de vinaigre.

FÉLIX :

Aïe ! C'est froid !

Le garçon le frictionne.

Ah ! ça soulage !

Il sent pas un peu bizarre ton vinaigre ?

Le garçon regarde la bouteille.

LE GARÇON :

Ah tiens, c'est du vinaigre à l'échalote. J'ai pas fait gaffe.

79. MONTÉLIMAR, PONT DU RHÔNE.

EXT. JOUR.

Félix s'engage sur le pont où est écrit en très grosses lettres : LE RHÔNE. Par dessus le parapet, il regarde le courant du fleuve.

80. MAGASIN DE NOUGAT.

INT. JOUR.

Félix est avec une vendeuse devant une dizaine de barres de nougat toutes différentes.

FÉLIX, *désignant une barre, sûr de lui* :
Celui-ci, il est dur.

LA VENDEUSE :
Non, tendre!

FÉLIX :
Alors, celui-là est dur.

LA VENDEUSE :
Non plus.

FÉLIX :
J'y comprends plus rien. Je croyais que c'était toujours pareil, moi, le nougat. C'est quoi, là, la différence ?

LA VENDEUSE :
Amandes ou pistaches.

FÉLIX :
Dur ou tendre?

LA VENDEUSE :
C'est comme vous voulez. Vous avez le pistache dur et le pistache tendre et l'amande dur et l'amande tendre.

FÉLIX :
Mais pourquoi toutes ces subtilités ?

LA VENDEUSE :
C'est un peu une question de dents, voyez-vous. Et si je vous faisais un assortiment ?

81. NATIONALE 7 - TGV.

EXT. JOUR.

Félix marche sur le bas-côté de la nationale tout en mâchant du nougat : il croque dans une barre dure puis dans une barre tendre, pour sentir la différence. Il fait du stop, naturellement. Un TGV orange passe à l'arrière plan.

**INTER-TITRE :
MA SŒUR**

82. NATIONALE 7 - AIRE DE REPOS.

EXT. JOUR.

Félix marche toujours sur le bord de la route et aperçoit devant lui **une fille** en train d'essayer de changer une roue. Les voitures filent sur la nationale. Il s'approche. La fille est occupée à mettre le cric.

FÉLIX :
Vous voulez un coup de main ?

La fille se redresse d'un bond, le cric à la main, presque menaçante.

LA FILLE, *regardant autour d'elle* :
Vous sortez d'où, vous ?

FÉLIX, *désignant la route* :
De là...

LA FILLE :
Et votre voiture ?

FÉLIX :
J'en ai pas : je suis à pied.

LA FILLE :
A pied ?

FÉLIX :
Ou en stop.
Vous voulez un coup de main ?

LA FILLE :
Je peux m'en sortir toute seule, mais c'est gentil : j'accepte.

FÉLIX :
C'est pas que je sache très bien faire ça, mais à deux ça ira mieux.
Et puis, comme ça, après, vous pourrez m'emmener : donnant, donnant.

LA FILLE :
C'est intéressé ! J'aime mieux ça. Vous allez où ?

FÉLIX :
A Marseille.

LA FILLE :
Je m'arrête à Salon. Vous y serez presque.
Bon voilà le cric : c'est rudement mal fichu.

FÉLIX, *qui n'a pas vraiment l'air de savoir quoi faire du cric* :
Vous avez le mode d'emploi ?

LA FILLE :
Oui, là...

FÉLIX :
On s'y met.

Félix se penche sur le mode d'emploi avec la fille. Comme elle est toute proche de son épaule, elle fait la légère grimace de quelqu'un qui sent une odeur désagréable.

LA FILLE :
C'est bizarre votre parfum...

83. NATIONALE 7 - AIRE DE REPOS.

EXT. JOUR.

Félix place la roue crevée dans le coffre. Il a les mains noires. Isabelle lui verse de l'eau sur les mains et lui donne un vieux torchon pour qu'il s'essuie. Puis elle se tourne vers le bas côté.

ISABELLE, :
Les enfants ! C'est réparé, on y va !

Trois enfants de onze, huit et cinq ans (**une fille**, la plus grande, et **deux garçons**) sortent des fourrés et s'approchent de la voiture. Ils entourent Félix pendant qu'il se lave les mains

FÉLIX, *regardant les gamins qui l'entourent silencieux* :
C'est qui ?

LA FILLE :
C'est mes enfants. Je vous présente : Louise, Nicolas et Antoine.

FÉLIX :
Moi c'est Félix.

Les enfants éclatent de rire et rentrent dans la voiture.

LA FILLE :
Moi c'est Isabelle. Euh, j'espère que vous n'êtes pas trop pressé parce que avant d'arriver à Salon, il faut que je les dépose chez leurs pères. Ils les gardent dimanche, moi j'ai une réunion de travail, ça m'arrange. Ça va nous prendre un peu de temps.

FÉLIX :
Euh, ça ira, mais vous auriez peut-être pu me le dire avant ?

ISABELLE :
Je suppose que ça n'aurait rien changé : vous m'auriez quand même aidé, non ?

FÉLIX :
Mais, naturellement !

Avant de faire monter Félix dans la voiture, Isabelle prend son sac à main qui était posé sur le siège avant passager.

ISABELLE :
Deux secondes...

Elle ouvre son sac à main, en sort un vaporisateur d'eau de toilette et parfume Félix.

FÉLIX :
Eh ! ça va pas ! Je veux pas sentir la cocotte !

ISABELLE :
C'est mieux que l'échalote...

Elle se reparfume elle-même, ferme son sac et va s'installer à sa place. Félix monte dans la voiture l'air grognon, les enfants gloussent.

84. ROUTE PLATANES - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

Elle roule. Derrière, les trois enfants sont anormalement silencieux pour des enfants en voyage.

FÉLIX :
Ils sont vâchement tranquilles, derrière.

ISABELLE :
Vous les intimidez, mais ça risque de ne pas durer.

FÉLIX :
Il habite où leur père ?

ISABELLE :
Z'habitent.

FÉLIX :
Quoi "zabite" ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

ISABELLE :
Rien, c'est un pluriel : leurs pères (*elle prononce les "s"*), au pluriel. Donc z'habitent : ils habitent. Vous voyez ? Il en ont un chacun, ça fait trois, donc c'est un pluriel...

FÉLIX :
Ça va, pour le pluriel j'ai compris, je sais conjuguer !

ISABELLE :

Vous fâchez pas, je vous explique, c'est tout : j'ai eu trois fois un enfant avec un homme, enfin trois, qui en avait très envie et à chaque fois ça c'est mal terminé. Mais je vais pas raconter les histoires par le menu.

FÉLIX :

Zabitent où, alors ?

ISABELLE :

Sur le chemin, heureusement : le premier à Bollène, le second à Mornas et le troisième à Châteauneuf. C'est des enfants du Rhône et de la Nationale 7 !

J'aime pas l'autoroute : la route c'est plus joli.

Là, vous voyez, sur la nationale, il y a des platanes. Enfin, pas partout : ils en ont beaucoup coupé pour élargir la route. Ma mère m'a dit qu'avant il y en avait des deux côtés tout le long de la route et comme ça ils allaient en vélo de Lyon à Marseille, même en plein été.

Tout ça, c'est fini, malheureusement : y a plus de platanes, des voitures, des camions. Ça pue le gazoil et c'est dangereux. C'est triste.

FÉLIX :

Vous seriez pas un peu écolo ?

ISABELLE :

C'est mieux que Front National, non ?

FÉLIX :

Euh, oui, surtout dans la région.

85. ROUTE CORBILLON - INT.VOITURE.

EXT. JOUR.

Les enfants se battent à l'arrière en poussant des hurlements.

ISABELLE :

Ça suffit, là, arrêtez de crier ! (à Félix) Faites quelque chose, moi je conduis.

FÉLIX :

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je vais pas distribuer des trempes...

ISABELLE :

Inventez un jeu... Eh, derrière, on se calme, Félix veut vous proposer un jeu.

FÉLIX :

Un jeu ? Mais j'en connais pas, moi.

ISABELLE :
Faites un effort.

Félix se tourne vers les enfants.

FÉLIX :
Bon, bon. Les enfants, écoutez, on va jouer au corbillon.

LOUISE :
C'est quoi un corbillon ?

FÉLIX :
C'est un petit panier. Moi je dis "Qu'est-ce que je mets dans mon corbillon ?" et vous, vous devez trouver des mots qui vont dans le corbillon.

A l'arrière les enfants sont interloqués.

NICOLAS :
C'est quoi des mots qui vont dans un panier ?

FÉLIX :
Ben des mots qui finissent en "on", cornichon, par exemple. Bon alors : "Qu'est-ce que je mets dans mon corbillon ?" Chacun son tour, hein.

LOUISE :
Un melon.

Tout le monde s'exclame.

FÉLIX :
C'est à toi Nicolas...

NICOLAS :
Euh, euh, un... cochon !

Cris d'enthousiasme.

FÉLIX :
Isabelle ?

ISABELLE :
Un tromblon.

FÉLIX :
A moi : un pantalon. A toi, Antoine.

ANTOINE :
Euh... une pomme !

LOUISE :
Eh, mais t'es débile, ça marche pas...

NICOLAS :
Il est bête, il est bête !

FÉLIX :
Non, Antoine, il faut que le mot se termine par "on". Je sais pas, moi, un iguanodon.

ANTOINE :
Mais ça rentre pas dans un panier !

NICOLAS :
Il a rien compris, t'es trop petit, t'es trop bête ! C'est facile : un salon, un avion, un camion...

ANTOINE :
Mais c'est trop gros, ça rentre pas !

NICOLAS :
Il est bête, il est bête ! (*il chantonne*) Ouh l'imbéci-le, ouh l'imbéci-le... !

ANTOINE :
Non, je suis pas un imbécile, c'est toi, c'est toi...

Antoine se met à pleurer. Louise et Nicolas se moquent de lui. Les cris reprennent de plus belle.

ISABELLE :
Arrêtez, arrêtez ! (*à Félix*) : Ah, c'est malin, bravo pour le jeu !

FÉLIX :
Bon, j'ai mieux, j'ai mieux. J'ai du nougat. Vous voulez du nougat les enfants ? J'ai du dur, du tendre, aux amandes, aux pistaches, ce que vous voulez !

ISABELLE :
Ah non, pas de sucreries, pas question !

Les enfants râlent et pleurent.

86. ROUTE DES PINS - INT.VOITURE.

EXT. JOUR.

Isabelle chante, les enfants aussi mais du bout des lèvres. Enfin, ils sont calmés. Ce sont les deux derniers couplets.

ISABELLE :
Monté sur la potence
Je regardais la France.

J'y vis mes compagnons,
A l'ombre d'un, vous m'entendez ?,
J'y vis mes compagnons
A l'ombre d'un buisson.

"Compagnons de misère
Allez dire à ma mère,
Qu'elle ne m'reverra plus,
J'suis un enfant, vous m'entendez ?,
Qu'elle ne m'reverra plus
J'suis un enfant perdu."

87. PLACE DE BOLLÈNE.

EXT. JOUR.

Isabelle installe les deux garçons avec Félix à une table de café. Louise est restée dans la voiture, elle fait un peu la gueule.

LOUISE :
Moi aussi je voudrais rester là !

ISABELLE :
Louise, commence pas, on va chez ton père tout de suite.

LOUISE :
Mais pourquoi-euh ! je m'ennuie là-bas !

ISABELLE :
Ça suffit ! (*à Félix*) Je vous les laisse, je suis là dans un quart d'heure. Si je les emmène, ça va être la foire. Merci, hein ?

FÉLIX :
Ça va, ça va, c'est rien, ils vont être sages. Pas vrai, les enfants ?

Les enfants restent tout silencieux sur leurs chaises.

ISABELLE :
Ciao.

Isabelle remonte dans la voiture et démarre.
Félix et les enfants restent seuls et silencieux un instant.

FÉLIX :
Elle fait quoi votre maman dans la vie ?

NICOLAS :
Elle est flic.

FÉLIX, *effrayé* :
Flic ?

Les deux enfants rigolent et font semblant de tirer avec un pistolet.

NICOLAS et ANTOINE :
Ouais flic, poum ! poum ! poum !

FÉLIX :
Oh, oh, oh ! on se calme !

Un serveur arrive.

LE SERVEUR :
Qu'est-ce que je vous sers ?

NICOLAS :
Un pastis !

ANTOINE :
Un pastis !

FÉLIX :
Ça va pas la tête : trois menthes à l'eau et on se calme !

Les deux gamins se tiennent tranquilles et font un peu la tête.

NICOLAS :
Je veux pas aller chez papa, je voudrais aller chez papa Émile avec Antoine.

FÉLIX :
C'est qui papa Émile ?

ANTOINE :
C'est mon papa. Il fait du vin. Il a un grand jardin et on peut jouer avec le tracteur...

NICOLAS :
Chez mon papa, c'est pas drôle. Je suis tout seul. Je voudrais aller avec Antoine.

ANTOINE (*à Félix*) :
Tu veux pas demander à Maman ?

88A. PLACE DE BOLLÈNE - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

Ils sont de nouveau tous les quatre dans la voiture à l'arrêt.

ISABELLE :
Non ! Chacun va chez son papa, c'est comme ça. C'est la loi, on n'y peut rien. Et moi, ce week-end, ça m'arrange.

NICOLAS :
La loi, on s'en fout, poum ! poum ! poum !

ANTOINE :
Poum ! poum ! poum !

ISABELLE :
Arrêtez ou je vous mets en prison, tous les deux !

Les deux gamins s'arrêtent net.

88B. SORTIE DEBOLLÈNE - INT. VOITURE.

INT. JOUR.

La voiture roule au milieu de maisons colorées, s'éloignant du centre ville.

FÉLIX :
Alors c'est vrai ?

ISABELLE :
Vrai quoi ?

FÉLIX :
Que vous êtes flic.

ISABELLE :
C'est quoi cette histoire ? (*aux enfants*) Qu'est-ce que vous avez encore raconté ? Vous êtes pas possibles ! (*à Félix*) Enfin, est-ce que j'ai une gueule de flic ?

FÉLIX :
On sait pas à qui se fier : la gueule ça dit rien. Y a que les flics pour croire qu'une gueule ça dit quelque chose. Est-ce que j'ai une gueule de normand ?

ISABELLE :
Ben non, pas vraiment.
Vous êtes normand ?

FÉLIX :
Non, oui, enfin, un peu : par ma mère.
Bon, vous êtes pas flic, j'aime mieux ça.

ISABELLE :
Vous avez fait une connerie ?

FÉLIX :
Moi, mais non, pas du tout : est-ce que j'ai la gueule de quelqu'un qui a quelque chose à se reprocher ?

ISABELLE :
Je sais pas...

FÉLIX :

J'ai une gueule de voleur ? une gueule de tueur ? une gueule de violeur ? Si j'ai une gueule d'assassin, fallait pas me confier les enfants !

NICOLAS :

Moi, je trouve qu'il a une bonne gueule, Félix.

ANTOINE :

Moi aussi...

ISABELLE :

Mais comment tu parles, Nicolas ? On dit pas ça d'un monsieur !

NICOLAS :

On pourrait peut-être rester avec Félix ? Hein, Félix, tu veux bien ?

ANTOINE :

Oh oui, oh oui !

FÉLIX :

Je sais pas, j'ai pas vraiment le temps...

ISABELLE :

Stop tous les deux : n'embêtez pas Félix !

Les deux enfants se mettent à bouder.

Et arrêtez de faire la gueule !

89. MAISON DE MORNAS.

INT. JOUR.

Félix et Antoine sont assis dans la voiture stationnée devant une maison dans Mornas. L'un à l'avant, l'autre à l'arrière, ils sont tous les deux accoudés à la fenêtre et regardent la porte de la maison de laquelle sortent les hurlements de Nicolas.

FÉLIX :

Il a pas l'air content, Nicolas, d'aller chez son papa.

ANTOINE :

Moi non plus, je veux pas aller chez papa Emile.

FÉLIX :

Pourquoi ? Ils sont pas gentils vos papas ?

ANTOINE :

Si, mais on s'ennuie. C'est des grands, ils savent pas jouer. A la maison, avec papa George, c'est plus sympa.

FÉLIX :
C'est qui celui-là ?

ANTOINE :
C'est le papa qui vit avec maman...

FÉLIX :
Pourquoi tu l'appelles papa, c'est le papa de personne dans votre famille ?

ANTOINE :
Mais si, puisque c'est le copain de maman, c'est aussi notre papa.

FÉLIX :
Pas réellement quand même : c'est un faux-papa.

ANTOINE :
Je comprends pas...

FÉLIX :
C'est facile, papa Emile, c'est ton vrai papa. Les autres, les papas de Louise et Nicolas, c'est des demi-papas et George, parce que c'est le père de personne, c'est un faux papa.

ANTOINE :
Mais non, papa Jean-Pierre...

FÉLIX :
C'est qui Jean-Pierre ?

ANTOINE :
C'est le papa de Nicolas...
Papa Jean-Pierre, c'est comme papa Alain...

FÉLIX :
C'est qui celui-là ?

ANTOINE :
C'est le papa de Louise. Mais arrête ! laisse moi t'expliquer ! Bon, Nicolas c'est mon frère, alors papa Jean-Pierre c'est mon papa. Louise c'est ma sœur, alors papa Alain, c'est mon papa. Et Georges, il vit avec maman, alors c'est mon papa.

FÉLIX :
Mais non. Nicolas, c'est ton demi-frère parce que vous avez la même maman et pas le même papa. Donc c'est un demi-papa et c'est pareil pour l'autre, euh, Alain. Et Georges, comme c'est le père de personne c'est un faux papa.

ANTOINE, *qui se met à pleurer* :
Tu comprends rien, tu comprends rien : c'est pas des demis, je veux pas, c'est des papas !

FÉLIX :
Eh, pleure pas, je t'expliquais, c'est pas grave !

Félix sort de la voiture, ouvre la portière arrière et vient prendre Antoine dans ses bras.

FÉLIX :
Calme toi, c'est rien, calme toi. T'as raison, c'est tous des papas, je suis idiot, c'est tous des papas. Tous pareils. Là, voilà, tu as raison.

Isabelle sort de la maison et vient les rejoindre.

ISABELLE :
Alors, on sympathise ? Oh, mais il a pleuré. Qu'est-ce qu'il y a mon petit Tonio ?

Elle le prend à son tour dans ses bras.

FÉLIX :
C'est rien, c'est la chaleur et la fatigue.

ANTOINE :
C'est à cause des demis...

ISABELLE :
Quels demis ? Félix vous ne l'avez quand même pas fait boire tout à l'heure ?

FÉLIX :
Mais non, mais non, c'est une histoire entre nous. Encore un jeu idiot : je suis pas très doué avec les enfants.

90. ROUTE D'ORANGE.

INT. JOUR.

Epuisé, Antoine s'est endormi sur la banquette arrière.
Sur le côté de la route, Félix aperçoit un panneau "ORANGE 10 km".

FÉLIX :
Vous n'avez pas l'intention de passer par Orange ?

ISABELLE :
On n'a pas le choix, c'est le chemin.

FÉLIX :
Mais il n'en est pas question. C'est une mairie FN. On peut pas passer par là, on boycotte.

ISABELLE :
C'est quoi ce délire, on fait que passer.

FÉLIX :
Non, non, non, arrêtez-vous. Moi, je passe pas par là.
Arrêtez-vous.

Il fait mine d'ouvrir la portière.

ISABELLE :
Arrêtez, vous êtes fou. Fermez cette portière immédiatement.

FÉLIX :
Je saute, si vous changez pas de route.

ISABELLE :
Mais quelle route ?

FÉLIX :
N'importe laquelle. Là, la première à droite.

Elle prend la première à droite.

93. CARREFOUR ACCIDENT - INT. VOITURE.

EXT. JOUR.

Toujours dans leur voiture. Ils traversent un lieu perdu.

ISABELLE :
Il me semble que ce n'est pas la bonne direction. Vous m'avez fait tromper.

FÉLIX :
Je ne crois pas.

Il regarde la carte.

ISABELLE :
A mon avis, si vous êtes doué pour la politique, vous avez des problèmes avec les cartes. Faites voir.

Elle veut lui prendre la carte, il la tient. Elle se penche pour la prendre.

FÉLIX :
Attention !

ISABELLE :
Merde !

Elle érafle une voiture qui venait de droite. Un petit coup de rien du tout à l'aile arrière gauche.

94. CARREFOUR ACCIDENT.

EXT. JOUR.

Les voitures sont immobilisées. **Le conducteur** de la voiture emboutie sort de son véhicule, plutôt furieux. Antoine se réveille.

LE CONDUCTEUR :
Putain, vous pouvez pas faire attention !
Connasse !

Prudemment, Isabelle reste à l'intérieur de sa voiture, passant la tête par la fenêtre.

ISABELLE :
Excusez-moi, on va faire un constat !

LE CONDUCTEUR :
C'est ça, putain quelle conne... vient le faire ton constat.

Félix, pour faire le brave, sort de la voiture et va rejoindre l'homme.

FÉLIX, :
Dites vous pourriez être poli : y a pas mort d'homme.

LE CONDUCTEUR :
Qu'est-ce qui veut le freluquet. C'est quoi ton problème, enculé !

FÉLIX :
Mais ça va pas la tête ! traitez-moi de sale arabe pendant que vous y êtes !

LE CONDUCTEUR :
Tu me provoques, du con ?

ISABELLE :
Arrêtez.

LE CONDUCTEUR :
Prends ça !

Il décroche à Félix un sérieux coup de poing sur le nez.

NOIR.

95. CARREFOUR ACCIDENT.

EXT. JOUR.

Félix se réveille, Isabelle lui tapote le nez avec une compresse. Antoine regarde faire avec intérêt.

ISABELLE :
Ça va mieux ?

FÉLIX :
Quel con ! Il est où ?

ISABELLE :
Il est parti.

FÉLIX :
Comment ça, parti ? Mais il fallait appeler les flics : c'est une agression, ça.

ISABELLE :
Euh, non, on s'est arrangés.

FÉLIX :
Comment ça, arrangés ? En prison, c'est tout.

ISABELLE :
Calmez-vous, écoutez : j'étais dans mon tort pour l'accrochage...

FÉLIX :
C'est pas une raison.

ISABELLE :
Bon, alors, il a accepté de ne pas faire de constat si on n'allait pas voir les flics. Ça m'évitera un malus.

FÉLIX :
Quoi ? vous m'avez vendu pour un malus ?

ISABELLE :
Vendu, vendu ... vous n'avez rien de cassé, vous aurez juste un bleu. Et puis, qui vous a demandé de vous mêler de cette histoire ? Après tout, tout est de votre faute : l'accident, le coup de poing, tout. Tiens, Antoine, finis pour moi, s'il te plaît.

Elle donne la compresse à Antoine qui tapote, mais un peu fort.

FÉLIX :
Aïe ! C'est bon, ça va, ça va, merci Antoine.
(à Isabelle) Vous êtes gonflée, vraiment, on pourrait m'assassiner que vous aideriez à planquer le corps si ça vous évitait un malus.

ISABELLE :
Oh, ne faites pas de mélodrame. Vous êtes vivant et moi j'ai évité mon malus. Ça vous apprendra comment vous comporter avec les méridionaux.
Bon, en route ! On a perdu assez de temps comme ça... Et c'est vous qui conduisez. Moi je m'occupe de la carte sinon on s'en sortira pas.

96. REMBLAI TGV - INT. VOITURE.

INT. JOUR.

La voiture passe sous le remblai du TGV en construction, et tourne brutalement pour monter sur la rampe d'accès au remblai.

ISABELLE :
Qu'est-ce que vous faites ? C'est pas une route ça...

FÉLIX :
C'est ça ou l'autoroute ! Regardez sur la carte, c'est le chemin le plus direct...

Un énorme camion les croise à contre-sens, faisant trembler la voiture.

ISABELLE, *énervée et un peu effrayée* :
Vous êtes complètement fou et totalement ridicule.

FÉLIX :
J'ai des principes, c'est tout !

ISABELLE :
Moi je les trouve stupides, vos principes. Passer, pas passer qu'est-ce que ça change ? Même, on aurait dû y aller carrément, s'arrêter et prendre tranquillement un pot, comme si on était chez nous... De quoi vous avez peur ? De vous faire lyncher, comme à Rouen ?

FÉLIX, *un peu agressif* :
Pourquoi vous parlez de Rouen ?

ISABELLE :
Ben, à cause de cette histoire...

FÉLIX :
Quelle histoire ?

ISABELLE :
Mais, l'Algérien qui a été tué. Vous n'êtes pas au courant ?

FÉLIX :
Pourquoi je serais au courant ?

ISABELLE :
Mais parce que tout le monde en parle et que c'est en première page des journaux.

FÉLIX :
Je lis pas les journaux, je parle à personne et de toute façon je m'en fiche de votre histoire.

ISABELLE, *moqueuse* :
Je croyais que vous étiez normand : ça devrait vous intéresser.

FÉLIX, *grognon* :
Ben, non. Ça m'intéresse pas !

La voiture quitte le remblai.

97. ROUTE DES VIGNES - INT. VOITURE.

EXT. COUCHANT.

Le paysage a changé : autour d'eux, des coteaux couverts de vignes. Ils entrent dans Châteauneuf du Pape, tout en continuant la même conversation.

ISABELLE :

C'est le patron du bar qui les a dénoncés. La police a cueilli l'un des deux chez lui. L'autre, celui du bar, est en cavale, mais ça va pas durer.

Ce qui est pas très clair c'est l'histoire du témoin. Il est passé où ce type ? Drôle d'affaire : le mec dérange les assassins au moment où ils allaient jeter leur victime à la Seine. Du coup, ils ont peur et abandonnent le type dans un coin sombre. Le témoin fait du barouf dans un bar, dénonce l'assassin au patron, et puis... plus rien ! Il aurait dû aller voir les flics.

FÉLIX :

Il aurait dû... il aurait dû... facile à dire. Il avait peut-être ses raisons pour pas se manifester, on peut pas savoir... Il a peut-être eu peur ? Peut-être il a quelque chose à se reprocher, ou, je sais pas moi, ses papiers sont pas en règle et il s'est dit que...

ISABELLE :

Pourquoi vous parlez de papiers ? Je vous ai pas dit qu'il était maghrébin, je crois ?

FÉLIX, *désarçonné* :

Ah bon ? (*se reprenant*) Mais si, je crois bien que vous l'avez dit.

ISABELLE :

Non, je suis sûre que non.

FÉLIX :

Ben alors je l'ai rêvé. Oubliez ce que j'ai dit. De toute façon, c'est sans doute plus simple : ils ont dû le buter aussi.

ISABELLE, *impressionnée* :

Vous croyez ?

FÉLIX :

Avec des types pareils, faut s'attendre à tout.

Un temps.

On le cherche alors, ce témoin ?

ISABELLE :

Je sais pas : celui qu'ils ont arrêté a tout avoué. Le portrait de l'autre est dans tous les journaux. La police en a pas vraiment besoin.

FÉLIX :

Faudrait au moins qu'on recherche son corps.

ISABELLE :

Vous exagérez, Rouen, c'est quand même pas Los Angeles.

Ils arrivent devant la maison du père d'Antoine.

98. DEVANT LA MAISON DU PÈRE D'ANTOINE.

EXT. COUCHANT.

Le père, qui les a entendus arriver, sort pour les accueillir. Antoine prend la main de Félix.

EMILE :

Vous arrivez tard. J'étais inquiet !

ISABELLE :

Y avait de la circulation !

Émile se tourne vers Félix.

EMILE :

Bonsoir...

ANTOINE :

C'est papa-Félix.

Il lâche la main de Félix pour sauter dans les bras de son père. Félix est extrêmement gêné.

EMILE :

Ah ! Bonsoir. (*à Isabelle*) Et Georges ?

ISABELLE :

Quoi Georges ? Félix est juste un ami, il m'a tenu compagnie en route. Antoine, tu dis n'importe quoi. Ils ont été terribles toute la journée. Ils supportent pas qu'on les sépare.

EMILE :

C'est bon, t'inquiète pas, les autres ont déjà tout arrangé : Jean-Pierre et Alain ont téléphoné, ils viennent tous passer dimanche ici. Vous restez dîner ?

99. HÔTEL FORMULE 1.

EXT. NUIT.

Félix et Isabelle arrivent sur le parking de la zone hôtelière dans la banlieue de Salon.

ISABELLE :
C'est pas très folichon, mais je préfère dépenser mon défraiement en cadeaux pour les enfants !

Ils arrivent devant un hôtel Formule 1 : l'entrée est cernée par des voitures de flic, gyrophares tournant.
Félix et Isabelle, interloqués, restent dans la voiture à regarder.

FÉLIX :
Ah, ben, on dirait que tes collègues sont déjà arrivés. Ils t'ont préparé une petite fête...

ISABELLE :
C'est pas très drôle Félix. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Isabelle sort de la voiture et se dirige vers l'hôtel. Félix du coup sort aussi, mais reste à côté du véhicule, prêt à y remonter si les choses tournent mal.

FÉLIX :
Isabelle, où tu vas ? On devrait peut-être aller prendre un pot en attendant que ça se tasse, tu crois pas ?

Isabelle continue sa progression. Félix lui court après en la rappelant.
Au moment où il arrive à sa hauteur, des flics sortent de l'hôtel encadrant un homme menotté dont le visage reste indistinct dans la pénombre mais dont la silhouette semble familière à Félix.
Félix se cache derrière Isabelle qui, elle, continue à regarder.

ISABELLE :
Qu'est-ce qui te prend ?

FÉLIX :
Rien, j'aime pas voir ça, c'est tout.

ISABELLE :
Moi non plus...(comme pour le rassurer, elle ajoute :) mais si ça se trouve c'est un assassin.

Les voitures de flics repartent toutes sirènes hurlantes.

Ah, c'est fou, quand même : j'ai failli coucher dans le même hôtel qu'un assassin. (*Se retournant vers Félix*) Ça va pas ? Tu es tout pâle !

FÉLIX :
Si, si, ça va : c'est les néons !

Félix s'assoit par terre, complètement défait.

ISABELLE :
C'est sûr, hein ?, ça fiche un coup ! Moi aussi je me sens toute drôle.
Viens, reste pas là. On va chercher un autre hôtel plus sympa dans
Salon.
Allez, viens, lève-toi.

Elle le relève et le pousse vers la voiture.

Ah ! Tu te rends compte : pour arriver ici, il doit avoir une voiture
ce type ; il aurait pu te prendre en stop ! Genre, tu vois, on cherche
un type seul et ils sont deux dans la voiture...

FÉLIX, *complètement défait* :
Ça doit pas être un mec à prendre des auto-stoppeurs !

100. CHAMBRE D'HÔTEL DANS SALON.

INT. NUIT.

Ils entrent dans une chambre assez joliment décorée dans un style provençal. Mais il
n'y a qu'un grand lit.

FÉLIX :
Ah, mais y a qu'un lit, Isabelle. C'est embêtant.

ISABELLE, *le regardant malicieusement* :
Je ne crois pas que je cours grand risque... Bon, l'essentiel c'est qu'il
y a un minibar. J'ai besoin d'un remontant.

Félix s'assoit sur le lit pour vérifier sa fermeté, pendant qu'Isabelle ouvre le mini-
bar.

Un petit whisky, ça te tente ?

FÉLIX, *en fouillant dans son sac qu'il a mis au bord du lit* :
Non merci, pas d'alcool, ça me rend malade. Je vais me contenter
d'un grand verre d'eau et d'une douche : je me sens pas très bien. Ça
t'embête si je passe en premier ?

Il se dirige vers la salle de bains, sa trousse de toilette à la main.

ISABELLE :
Non, non, vas-y ; moi, je bois.

Félix entre dans la salle de bains. Isabelle, tout en buvant, se dirige vers la fenêtre et,
en passant près du lit, accroche le sac de Félix qui tombe. Elle se baisse pour
ramasser les affaires et trouve la carte postale sur laquelle Félix a dessiné, la veille
au soir chez Mathilde, le portrait de Laurent. Elle la regarde, puis la range dans le
sac sans rien dire.

101. CHAMBRE DE L'HÔTEL.

INT. NUIT.

Ils dorment tous les deux. Tout d'un coup, dans son sommeil, Félix se met à hurler d'une voix suraiguë : "Ouh-ouh-ouh ! Au secours ! Au secours ! Lâchez-moi !" Isabelle allume la lumière et secoue Félix pour le réveiller.

ISABELLE :
Eh, eh, pourquoi tu cries comme ça !

FÉLIX :
Excuse-moi, c'est un cauchemar, je le fais souvent, parfois... Je sais, je fais un bordel pas possible. Normalement, ça devrait pas recommencer. Rendors-toi, ça va aller. Bonne nuit.

Elle se rallonge, sans éteindre, puis :

ISABELLE :
Si tu veux, je peux te raconter une histoire...

FÉLIX :
Pourquoi faire ?

ISABELLE :
Ben, pour t'aider à t'endormir. Antoine, ça le calme toujours...

FÉLIX :
Si tu veux : ça fait longtemps qu'on m'a pas raconté d'histoire.

Isabelle se dresse sur son séant, Félix fixe le plafond, concentré.

ISABELLE :
Je commence : Il était une fois, au cœur d'une forêt sombre et mystérieuse, un loup féroce qui dévorait tous les voyageurs qui s'y aventuraient. Il avait un pelage noir comme la nuit, une longue queue et des dents effilées comme des sabres. Tapis dans l'ombre des grands arbres sinistres, il guettait les voyageurs de passage et les croquait tout vif. Jamais aucun n'avait survécu...

FÉLIX :
Euh, arrête, arrête, c'est bon comme ça...

ISABELLE :
Qu'est-ce qu'il y a, elle te plaît pas mon histoire ?

FÉLIX :
Je sais pas, elle me rassure pas vraiment.

ISABELLE :
Les enfants, elle leur plaît beaucoup, ils la redemandent toujours.

FÉLIX :

Ouais, mais les enfants c'est des sadiques, moi je suis grand maintenant, je crois que je préférerais une histoire à l'eau de rose.

ISABELLE :

J'en connais pas.

FÉLIX :

C'est pas grave, éteins ça va aller très bien. Merci.

Isabelle éteint la lampe.

ISABELLE :

Félix ! Tes papiers sont pas en règle ?

FÉLIX :

Moi, mais si. Quelle drôle d'idée ! Je suis français...

Isabelle rallume la lampe.

ISABELLE :

Alors pourquoi t'es pas allé voir les flics ?

Félix reste silencieux.

Le témoin du meurtre à Rouen, c'est toi ? Ton sac est tombé du lit tout à l'heure : j'ai vu ton dessin... Pourquoi t'es pas allé chez les flics ?

FÉLIX :

T'as porté plainte cet après-midi quand je me suis fait cogner ? Tu crois pas que c'est à cause de ma gueule qu'il m'a frappé ce type ?

ISABELLE :

Je sais pas... et puis c'est pas pareil, y avait pas mort d'homme.

FÉLIX :

Mais moi je savais pas non plus qu'ils l'avaient tué. Y en a un qui m'a coursé, il m'a frappé et après, quand je suis allé chez les flics, parce que j'y suis allé tu vois... eh ben, j'ai pas pu, j'avais peur de tout le monde : de ces mecs, des flics... Je sais pas comment t'expliquer ça : j'arrivais pas à m'imaginer en train de raconter qu'un type m'avait frappé juste parce que j'ai une gueule d'arabe. J'avais... honte... (*un peu amer*) Mais tout est bien qui finit bien, non ? : t'as pas eu de malus et ces salauds ont été arrêtés.

Un silence.

ISABELLE :

T'es sûr que tu veux pas partager un whisky ?

FÉLIX :
Juste une goutte alors, parce que, vraiment, ça me rend malade.

102. CHAMBRE DE L'HÔTEL.

INT. PETIT-MATIN.

Il est encore très tôt. Félix dort comme un bienheureux. La marque du coup de poing de la veille est assez visible. Sur la table de nuit, il y a plusieurs mignonettes vides. Isabelle se réveille, s'habille et va voir Félix. Elle le secoue.

ISABELLE :
Il faut que je parte, Félix.

FÉLIX, *extrêmement endormi* :
Je me lève, tout de suite.

ISABELLE :
Non, non, c'est pas la peine, dors encore. Je voulais juste te remercier pour la journée d'hier.

FÉLIX, *refermant les yeux* :
Mais non, c'est moi, c'est moi...

ISABELLE :
Tu trouveras une voiture sans difficulté ici.
Je te laisse ma carte avec mon adresse. Envoie-moi une carte postale de Marseille. Salut !

FÉLIX, *se rendormant* :
Embrasse les enfants, hein ?

103. CHAMBRE DE L'HÔTEL.

INT. JOUR.

Félix, assis sur le lit, allume la télé et recommence, comme tous les jours, sa petite cérémonie de préparation du pilulier et la prise de la dose matinale tout en regardant *Amour, gloire et beauté*.

104. A L'EXTÉRIEUR DE SALON.

EXT. JOUR.

Félix traverse un no man's land péri urbain. Et pose son sac pour faire du stop. Cette fois, il n'attend pas longtemps. Un **automobiliste** s'arrête.

L'AUTOMOBILISTE :
Vous allez où ?

FÉLIX :
Marseille.

L'AUTOMOBILISTE :

Ah, mais vous n'êtes pas sur la route la plus directe. Là vous allez sur Martigues.

FÉLIX :

C'est parfait. Je tiens pas à passer par Vitrolles.

Félix monte dans la voiture.

105. MARTIGUES.

EXT. JOUR.

Félix, baladeur sur les oreilles, marche dans Martigues, le long du canal de Caronte. Un énorme bateau passe, plus haut que les maisons qui bordent le canal.

**INTER-TITRE :
MON PERE**

106. A L'EXTERIEUR DE MARTIGUES, BORD DU CANAL. EXT. JOUR.

Félix marche toujours, au bord du canal. Derrière lui, Martigues et son pont, à sa droite, le canal, à sa gauche une friche industrielle.

Félix passe à côté d'**un pêcheur** qui pêche dans le canal. C'est un homme d'environ 50 ans. Pas très loin de lui une voiture coffre grand ouvert.

Félix s'approche de lui.

FÉLIX :

Bonjour.

LE PÊCHEUR :

Bonjour.

Silence. Félix désigne une borne d'amarage.

FÉLIX :

Je peux m'asseoir là ? Je suis fatigué et j'aime bien regarder les gens pêcher.

LE PÊCHEUR :

Vous faites comme vous voulez.

Félix s'installe à califourchon sur la borne d'amarage. De profil par rapport au pêcheur et au canal. Il regarde en direction du bouchon.

Le bouchon ne bouge pas.

FÉLIX :
Vous attrapez beaucoup de poissons ?

LE PÊCHEUR :
Dans le coin ? Non.

FÉLIX :
Pourquoi vous pêchez là, alors ?

De temps en temps, pendant qu'ils discutent, le pêcheur se passe la main sur l'aine qui semble être douloureuse.

LE PÊCHEUR :
On pêche pas forcément pour attraper des poissons.

FÉLIX :
Pourquoi alors ?

LE PÊCHEUR :
Pour pêcher. C'est comme ça, je pêche. Je pêche pour pêcher, je pêche pour m'occuper, je pêche par passion. Je pêche pour n'être plus à la maison.

FÉLIX :
Vous supportez plus votre femme ?

LE PÊCHEUR :
C'est plutôt moi que je ne supporte plus.
J'ai été un mari très présent et un père très exigeant. Le moins qu'on puisse dire c'est que je n'ai pas été tout ce qu'il y a de plus accommodant. J'avais une idée très arrêtée et sévère de l'ordre dans la famille.
Plus maintenant.

FÉLIX :
Je ne vois pas le rapport avec la pêche.

LE PÊCHEUR :
Il y en a un pourtant. C'est comme ça.
Je suis devenu un solitaire, comme les moines.

FÉLIX :
Vous êtes un contemplatif.

LE PÊCHEUR :
Quand ça va plus à la maison, je viens pêcher. Quand je devrais faire preuve d'autorité, je viens pêcher.
Il faut savoir résister à soi-même. Surtout quand les autres vous ont résisté.
Je me mets plus dans la situation de me faire marcher sur la gueule, alors je pêche.

FÉLIX :
Et vous n'attrapez rien ?

LE PÊCHEUR :
Parfois si, quand même !
Mais j'ose pas manger les poissons qui sortent de là. Ça doit quand même être rudement pollué, vous croyez pas ?

FÉLIX :
J'en sais rien, je suis pas d'ici, je connais pas du tout la région.

Silence.

LE PÊCHEUR :
Vous êtes d'où ?

FÉLIX :
De Normandie.

LE PÊCHEUR :
Ah ! vous venez prendre le soleil.
Mais vous êtes arrivé à pied ?

FÉLIX :
Oui.

LE PÊCHEUR :
De Normandie ?

FÉLIX :
Non, j'ai fait du stop. Là je marche depuis seulement une heure : personne ne s'arrête.

LE PÊCHEUR, *désignant son œil* :
C'est un peu normal, vu votre tête !
Et vous allez jusqu'où ?

FÉLIX :
Marseille.

LE PÊCHEUR :
Une belle ville. Vous connaissez ?

FÉLIX :
Non, je vais faire connaissance.
Et pas seulement avec Marseille.

Félix passe derrière le pêcheur puis s'approche du bord du quai.
Félix regarde l'eau du canal devant lui.

LE PÊCHEUR :
Qu'est-ce que vous voulez dire ?

FÉLIX :
Oh, c'est toute une histoire qui ne va pas vous intéresser.

LE PÊCHEUR :
Vous avez fait tous ces kilomètres pour une histoire sans intérêt ?

Félix se retourne vers le pêcheur.

FÉLIX :
Sans intérêt pour vous : je vais voir mon père.

LE PÊCHEUR :
C'est tout ? Effectivement ce n'est pas passionnant.

FÉLIX, *un peu piqué* :
Oui, enfin, c'est quand même spécial : je le connais pas.

LE PÊCHEUR :
C'est un peu mieux, mais ce n'est pas très original.

FÉLIX :
C'est quand même pas tous les jours qu'un type va retrouver un père qu'il ne connaît pas.

Félix vient s'asseoir par terre à côté du pêcheur.

LE PÊCHEUR :
C'est que vous ne regardez pas la télé : y a plein de gens qui viennent raconter ce genre d'histoire. Comme si ça passionnait les foules...
Comme ça, vous ne connaissez pas votre père ?

FÉLIX :
Non. Mes parents n'ont jamais vécu ensemble, enfin ils se sont séparés avant ma naissance.
Mon père ne s'est jamais manifesté autrement qu'en envoyant de temps en temps une lettre à ma mère.

LE PÊCHEUR :
Donc, votre père n'a jamais eu envie de vous voir.

FÉLIX :
Je crois, en effet.

Félix s'étend un peu au soleil.
Il regarde passer un avion.

LE PÊCHEUR :

Alors, pourquoi vous allez le voir ?
Vous voulez lui casser la gueule ?

FÉLIX :

Mais pas du tout. Pourquoi voulez-vous que je cogne mon père ?

LE PÊCHEUR :

Ben, je sais pas moi : vous lui en voulez peut-être de vous avoir abandonné ?

FÉLIX :

Non, pas trop, je crois pas.

LE PÊCHEUR :

Alors, je comprends pas pourquoi vous allez le voir. Pour le cogner, j'aurais compris.

FÉLIX :

Mais, j'sais pas moi. C'est mon père.

LE PÊCHEUR :

Si peu.

Et puis, s'il veut pas vous voir, je comprends pas pourquoi vous voulez lui imposer votre présence. Ou alors c'est pour le faire chier. Ce qui revient au même que lui casser la gueule.

FÉLIX :

Mais pas du tout, pas du tout. Je n'ai aucune mauvaise intention.

LE PÊCHEUR :

Alors, foutez-lui la paix. Peut-être qu'il voulait pas être père. C'est une histoire qui ne vous regarde pas. Qu'est-ce que vous allez l'embêter maintenant ? Il a peut-être une autre vie. Vous risquez juste de le mettre mal à l'aise. Ou pire.

LE PÊCHEUR :

Si vous voulez, je peux vous emmener à Marseille.

FÉLIX :

Je veux pas vous embêter.

Le pêcheur se lève et commence à ranger son matériel.

LE PÊCHEUR :

Ça ne m'embête pas. Mais je vous préviens : je ne vous mène pas chez votre père. Je veux rien avoir à faire avec cette histoire.

Félix se redresse.

FÉLIX :
Vous me déposerez n'importe où, ce sera parfait.

LE PÊCHEUR :
On y va quand vous voulez.

FÉLIX :
Quand vous aurez fini de pêcher.

LE PÊCHEUR :
On finit jamais.

Il range sa canne à pêche dans le coffre de sa voiture.

107. COL DE GATASSO.

INT. JOUR.

Le cerf-volant de Félix flotte vaillamment au dessus de la Méditerranée et de la raffinerie.

Félix dirige ses évolutions, le pêcheur est à côté de lui. Non loin, en arrière plan, la voiture du pêcheur.

LE PÊCHEUR :
C'est pas mal aussi le cerf-volant. C'est un peu comme la pêche finalement.

FÉLIX :
Oui, un peu. Ça calme. Et en plus, il y a toujours quelque chose au bout de la ligne.

LE PÊCHEUR :
Peut-être je devrais m'en acheter un aussi. Ça me changerait les idées. Ça oblige à regarder le ciel... j'en ai marre de la flotte.

FÉLIX :
Si vous voulez, je vous le donne.

LE PÊCHEUR :
Ah, mais non, il faut pas. Il est à vous. Moi, de toute façon, je sais pas m'en servir.

FÉLIX :
Si c'est que ça ! C'est facile. Vous verrez on apprend très vite. Prenez-le, je vous jure, ça me fera plaisir. Tenez, prenez !

Il lui donne les poignées du cerf-volant. Le pêcheur les prend sans résistance. Félix se met derrière lui et guide ses mains. Le cerf-volant effectue quelques évolutions acrobatiques.

Vous voyez, c'est un jeu d'enfant.

Félix lui lâche les mains. Le pêcheur continue à s'amuser, tout seul. Félix le regarde, attendri.

LE PÊCHEUR :

Mais je vous fais perdre votre temps. On devrait peut-être se remettre en route...

FÉLIX :

Ça va, je suis pas si pressé...

Félix regarde nonchalamment sa montre.

108. GARE SAINT-CHARLES-QUAI

INT. JOUR.

Un TGV entre en gare. La foule se déverse sur le quai. Daniel apparaît au bout du quai. Il a rasé son bouc.

109A. ROUTE DE CRAIE.

INT. JOUR.

Félix et le pêcheur ont repris la route.

LE PÊCHEUR :

Vous inquiétez pas, les trains c'est jamais à l'heure.

108. GARE SAINT-CHARLES-QUAI.

INT. JOUR.

Daniel, parvenu au bout du quai, cherche Félix des yeux dans la foule : Félix n'est pas là. Il continue son chemin, à la recherche de Félix.

109B. TUNNEL DE L'ESTAQUE.

INT. JOUR.

Devant eux entre les piles du viaduc qui enjambe la route, la Méditerranée apparaît.

FÉLIX, *se retournant vivement vers le pêcheur* :
C'est vraiment beau, vous trouvez pas ?

LE PÊCHEUR, *un peu étonné* :
Si, bien sûr.
C'est Marseille.

FÉLIX, *extatique, regardant par la portière sans plus écouter le pêcheur* :
Ah, mais ce bleu, là, tout ce bleu.

LE PÊCHEUR :
Ben, c'est la Méditerranée : elle est bleue, ça elle est bleue. Elle est toujours comme ça, enfin, presque.

FÉLIX:
Tous les jours...

LE PÊCHEUR
C'est vrai, vous connaissez que la Manche. Elle est plutôt grise,
non ?

FÉLIX:
Elle est verte plutôt, enfin pas toujours, parfois elle est bleue aussi,
mais jamais de ce bleu là...

110. PARVIS SAINT-CHARLES.

EXT. JOUR.

Daniel sort de la gare. Toujours pas de Félix.
Il traverse la rue, pose ses affaires et attend Félix sur le parvis, en haut de l'escalier.
Derrière lui, le panorama de Marseille.

111. VOITURE PÊCHEUR.

INT. JOUR.

Marseille vue depuis le viaduc autoroutier, on découvre les docks, les bateaux pour
la Corse.
Félix dévore le paysage des yeux.

FÉLIX :
Ils vont où ces ferries ?

LE PÊCHEUR :
En Corse...

FÉLIX :
Ils sont rudement beaux, et modernes !

112. PARVIS SAINT-CHARLES.

EXT. JOUR.

Félix essoufflé traverse le parvis et aperçoit Daniel qui lui tourne le dos. Il se dirige
droit sur lui, lui met la main sur l'épaule pour le faire se retourner. Il l'embrasse,
avant que Daniel ait eu le temps de dire un mot, sans se soucier des passants qui les
entourent.

A la fin de leur étreinte, ils se regardent et disent les répliques suivantes rapidement,
presque en se chevauchant, l'un comme l'autre poursuivant chacun sa pensée.

FÉLIX, *surpris et tendant la main vers le menton de Daniel* :
C'est marrant...

DANIEL, *tout aussi surpris et montrant l'œil de Félix* :
Qu'est-ce que t'as ?

FÉLIX :
Ton bouc...

DANIEL :
Ton œil !

FÉLIX :
Tu t'es rasé...

DANIEL :
Tu t'es battu ! Où est-ce que tu es encore allé traîner ? Je savais bien que j'avais raison de me faire du souci. Ça fait cinq jours que t'as pas donné de nouvelles. T'arrives en retard... J'étais mort d'inquiétude moi, je me suis imaginé des trucs... que... que t'avais eu un accident, que tu t'étais fait assassiner... Si on te laisse seul tu fais que des bêtises...

FÉLIX :
Toi aussi...

DANIEL :
Comment ça ?

FÉLIX, *tendant la main vers le menton de Daniel* :
Ton bouc. Tu as rasé ton bouc...

DANIEL :
Ah, oui, c'est vrai. Tu trouves que c'est une bêtise ? Ça te plaît pas ?

FÉLIX :
Je sais pas... c'est... nouveau. Ça m'a fait une drôle d'impression quand je t'ai embrassé... pas désagréable, remarque. Je suis surpris, c'est tout.

DANIEL, *attrapant ses bagages et se dirigeant vers les escaliers* :
Oui, alors, justement, à propos de surprise, j'en ai une autre. Viens !

FÉLIX, *surpris de ce brusque départ* :
Eh, tu vas où comme ça ? Tu veux pas aller prendre un pot tranquillement ?

113. ESCALIERS DE LA GARE SAINT-CHARLES.

EXT. JOUR.

Il sont au milieu des marches. Daniel devant, Félix deux marches en arrière.

FÉLIX :
C'est un peu précipité quand même, non ?

DANIEL :

Pourquoi ? Tu m'avais dit que tes affaires de familles seraient terminées, alors j'ai pas hésité. Tu sais, il paraît que c'est presque l'été là-bas et qu'on pourra se baigner. (*plus tendre*) Et puis j'ai pensé qu'un traversée en ferry ça pouvait te faire plaisir. J'ai bien fait, non ?

FÉLIX :

Oui... non... oui, oui, t'as bien fait.

DANIEL :

De toute façon, t'allais pas me présenter à mon beau-père tout de suite, hein ? Tu pourras toujours rester encore un peu à Marseille en rentrant, si tu veux.

FÉLIX :

Te présenter... euh ! Je sais pas, c'est pas évident...

DANIEL :

J'imagine bien que t'as pas débarqué chez lui : "Bonjour papa, je suis ton fils et je vis avec un garçon... !"

FÉLIX, *amusé* :

Non, ça c'est pas tout à fait passé comme ça.

DANIEL :

Faut que tu me racontes. Tu sais, c'est pas parce que j'étais pas d'accord avec ton projet que ça m'intéresse pas. Il est comment ? Il te ressemble ?

FÉLIX, *qui accélère le pas* :

On a pas vraiment le temps, là. On est pressé, non ? Et puis je voudrais acheter des cartes postales avant d'embarquer.

115. PONT DU FERRY

EXT. JOUR.

Félix et Daniel sont accoudés au bastingage, le bateau est au large. Ils ne parlent pas. Félix a l'air un peu absent, il regarde beaucoup Daniel.

DANIEL :

A quoi tu penses ? Tu m'en veux... Tu aurais préféré rester à Marseille chez ton père... (*prêt à affronter la discussion*) Ecoute...

FÉLIX, *lui coupant la parole tout en le regardant de façon insistante* :

Mais non, pas du tout. Non, non t'as eu parfaitement raison. Ça va être des super vacances. Je suis très heureux.

DANIEL :

Alors pourquoi tu fais cette tête ? Pourquoi tu restes silencieux comme ça ? Je croyais que t'aurais des tas de choses à raconter... Enfin, si tu veux pas en parler !

FÉLIX :

Mais je fais aucune tête, moi, et si je parle pas, c'est que je te regarde, c'est tout. Et...

Daniel l'encourage à parler.

FÉLIX :

Et rien. Je me dis que c'est la première fois que je vois ton menton. C'est bien.

Derrière eux, la ville s'éloigne.

GÉNÉRIQUE DE FIN